

La population de l'Irlande

Interaction

L'homme et son environnement social

JACQUES VERRIÈRE

Docteur ès lettres et sciences humaines

La population de l'Irlande

MOUTON ÉDITEUR • PARIS • LA HAYE • NEW YORK

Cet ouvrage a été publié avec le concours du Ministère de l'Education Nationale

Cet ouvrage est une présentation condensée d'une thèse de doctorat d'Etat (géographie) soutenue en juin 1973 à l'Université de Caen et dirigée par M. Pierre Brunet, professeur à l'Université de Caen.

ISBN: 90 279 7582 5

© 1979, Mouton Éditeur, La Haye, Pays Bas

Printed in Great Britain

Introduction générale

C'est l'attrait de l'insolite qui nous poussa, en 1964, à entreprendre l'étude de la population de l'Irlande. Assez mal connue en France, cette île nous apparaissait, en plein Occident européen, comme une authentique curiosité démographique. A contre-courant des pays voisins, et du fait d'une formidable émigration, l'Irlande avait perdu, de 1845 à 1961, 50 % de sa population. Elle n'en conservait pas moins une natalité qui lui valait de figurer dans le peloton de tête des Etats européens. Le paradoxe se compliquait du fait que cette natalité de bon niveau tranchait avec une nuptialité si basse qu'elle constituait le record absolu de faiblesse de tout l'hémisphère occidental. L'illégitimité étant négligeable, c'était donc une exceptionnelle fécondité des ménages qui avait permis à l'Irlande de jouer, pendant près d'un siècle et demi, le rôle d'un réservoir de population jamais tari, et qui lui permettait encore de conserver un dynamisme démographique supérieur à la moyenne européenne.

Cette singularité démographique était liée à des traits sociologiques eux-mêmes bien particuliers, l'ensemble formant un système socio-démographique d'une cohérence frappante. La sous-industrialisation entraînait à la fois une médiocre urbanisation, un chômage chronique et un sous-emploi féminin très prononcé. Du fait de l'anémie urbaine, les comportements ruraux paraissaient s'imposer au pays tout entier: grande circonspection devant le mariage, religiosité démonstrative, conformisme social, subordination de la femme, censure rigoureuse de toute manifestation extérieure de la vie sexuelle. Plusieurs de ces caractères étaient beaucoup moins évidents en Irlande du Nord que dans la République ; mais, simultanément, le Nord était démographiquement moins original que le reste de l'île. Ainsi se confirmait la solidarité des structures socio-économiques et des comportements démographiques ; du même coup, l'existence de violents contrastes régionaux donnait un surcroît d'intérêt à une étude géographique de la population de l'Irlande.

Dès nos premiers contacts avec le milieu irlandais, nous avons été frappé par le caractère exagérément statique de l'image d'une Irlande demeurée à l'écart des grands courants du monde, essentiellement paysanne, religieuse et féconde. Partout se lézardaient les vieilles structures. Partout s'étiolaient les vieux stéréotypes. Un profond changement affectait la société irlandaise dans sa masse, changement couramment et sommairement perçu par les Irlandais eux-mêmes comme 'une lutte entre religion et "matérialisme", entre campagne et ville, entre paroisse et banlieue-dortoir, entre "culture nationale" et "cosmopolitisme"'.¹

Or, le rythme de ce changement n'a cessé de s'accélérer depuis 1964. Tous les domaines de la vie irlandaise sont affectés. Dans l'ordre économique, la République d'Irlande a définitivement tourné le dos à l'idéal protectionniste et autarcique du *Sinn Féin* pour abattre ses barrières douanières, faire appel au capital étranger et, finalement, entrer avec la Grande-Bretagne dans la Communauté économique européenne. Le pays a enregistré, depuis 1959, une croissance économique inconnue auparavant. L'industrie et les services se sont étoffés aux dépens du secteur agricole. L'industrie offre désormais plus d'emplois que l'agriculture et les exportations industrielles dépassent en valeur les exportations agricoles. La population urbaine s'est fortement accrue. Le pays s'est habitué à l'inflation et à de fréquents conflits du travail. Avec près d'un siècle de retard sur l'Irlande du Nord, la République d'Irlande est entrée dans le groupe des pays industrialisés. Dans le domaine politique, le statut de l'Irlande du Nord a été remis en cause de façon violente et, déjà, en partie modifié; simultanément, les nouvelles équipes, surtout soucieuses de progrès économique, qui avaient relayé à Dublin les vieux *leaders* nationalistes dans les années 1950, ont voulu manifester le caractère laïc de la République d'Irlande en faisant abroger par référendum l'article de la constitution qui reconnaissait à l'Eglise catholique une position spéciale dans l'Etat. Les mœurs mêmes ont changé, dans le sens d'une beaucoup plus grande liberté d'allure. Les interdits et les disciplines de naguère s'affaiblissent, au Sud comme au Nord; la censure a été assouplie; les femmes prennent une part accrue à la vie sociale et à l'activité économique. Les traits propres à la 'société de consommation' se sont accusés : la République d'Irlande a désormais autant de récepteurs de télévision pour 1 000 habitants que l'Autriche ou la Suisse et l'Irlande du Nord autant que le Canada ou la Suède ; elles possèdent respectivement deux fois et trois fois et demie plus d'automobiles privées pour 1 000 habitants que l'Espagne ou le Japon.

Moins spectaculaires et moins aisément discernables, de profonds changements affectent aussi l'évolution démographique. De 1960 à 1970, l'émigration au départ de la République a régressé des trois

quarts, de sorte que la population irlandaise s'accroît désormais au Sud comme au Nord. Dans le même temps, la nuptialité a accompli de remarquables progrès : par son taux brut de nuptialité, l'Irlande du Nord a dépassé l'Italie ou l'Espagne et rattrapé la France; plus en retard, la République d'Irlande a cependant cessé de se singulariser et arrive maintenant à égalité avec le Luxembourg, après avoir dépassé la Suède. Le rajeunissement dû à la moindre émigration et la plus grande fréquence des unions devraient se traduire par une brusque augmentation du taux brut de natalité. Or, il n'en est rien : la situation est, à cet égard, à peu près étale en République d'Irlande et en lente dégradation en Irlande du Nord. S'il en est ainsi, c'est que la fécondité des ménages s'affaisse rapidement, dans la mesure où se répandent et s'accroissent les comportements néo-malthusiens. Incontestablement, la tendance est à l'homogénéisation de l'évolution démographique entre République et Irlande du Nord, et à l'alignement sur les comportements propres aux sociétés industrielles.

Parti de l'idée d'étudier dans ses aspects géographiques un système démographique fortement original, nous avons donc été amené à observer son progressif démantèlement et à mettre l'accent sur les modalités de la mutation en cours. Aussi avons-nous dû, tout au long de ce travail, à la fois dégager ce que la situation irlandaise avait de particulier et même d'insolite, tout en montrant le caractère très provisoire de cette singularité et en analysant les tendances de l'évolution.

Pour comprendre et interpréter cette géographie en transition, nous avons choisi de mettre en place d'abord les éléments les plus fondamentaux qui sous-tendent la combinaison démographique irlandaise : l'insularité dans le cadre britannique, la rigueur inégale du milieu naturel, mais aussi les mouvements migratoires qui, depuis le 16^e siècle surtout, ont abouti à la formation d'une population à la fois hétérogène et résiduelle. La connaissance de ce fond de tableau rendra plus aisée ensuite la compréhension des structures actuelles de la population irlandaise, mais à son tour, l'analyse des structures permettra de mettre en évidence nuances et contrastes régionaux et de déceler de nombreux cas de transformation récente ou actuelle. L'étude dynamique de la population irlandaise, par laquelle nous terminerons, sera éclairée par les contrastes structurels ; elle fournira en même temps l'explication de certains faits de structure. Surtout, nous pourrons, dans cette dernière partie, rechercher les conditions dans lesquelles le régime démographique restrictif s'est mis en place au 19^e siècle, ainsi que les facteurs qui président actuellement à son démantèlement et qui aboutissent à une banalisation des comportements démographiques irlandais.



Fig. 0. Carte de repérage

PREMIÈRE PARTIE

Les données fondamentales:
au sein d'un milieu difficile,
la population irlandaise a été
façonnée par les mouvements
migratoires

Introduction de la première partie

La singularité irlandaise tient d'abord à deux séries de données fondamentales:

— La première est d'ordre géographique. De par sa situation à la périphérie nord-atlantique de l'Europe, l'Irlande pâtit de conditions climatiques assez difficiles qui y limitent sérieusement les possibilités d'installation humaine, surtout dans les régions les plus occidentales. Cette position marginale accroît encore l'isolement qui découle naturellement de l'insularité ; mais cet isolement est surtout sensible par rapport au continent européen. L'île de Grande-Bretagne forme en effet écran entre l'Irlande et lui : aussi, coupée du continent, l'Irlande a-t-elle été précocement intégrée dans la mouvance britannique. Des rapports exclusifs en ont résulté qui ont profondément marqué l'histoire, mais aussi la géographie de l'île.

— La seconde tient au rôle majeur joué par de grandes migrations tardives dans le façonnement de la population. Jusqu'au 17^e siècle, l'Irlande se comporte comme un cul-de-sac, un réceptacle terminal où s'accumulent les vagues migratoires, le plus souvent venues de l'est. Par juxtaposition ou par superposition, elles finissent par s'amalgamer en une population irlandaise homogène. La dernière vague, écho lointain des invasions germaniques auxquelles l'Irlande avait échappé, fait cependant exception. Toute une population de provenance britannique et de religion réformée s'installe dans l'Est de l'île, la principale concentration étant réalisée en Ulster au cours du 17^e siècle. Cette minorité ne s'est jamais totalement intégrée à la population indigène catholique et de délicats problèmes de coexistence continuent de se poser dans le Nord-Est de l'île.

Ce sont d'ailleurs ces tard-venus en Irlande qui ont frayé, dès le 18^e siècle, les voies de l'émigration irlandaise vers l'Amérique. Les crises agraires et agricoles du siècle suivant devaient transformer cette émigration en un exode d'une rare ampleur. De manière inégale selon les régions, l'île tout entière en a été diminuée et appauvrie: avec une

population réduite de moitié en cent vingt ans, l'Irlande n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même.

L'exposé de ces faits fondamentaux fait l'objet de cette première partie. Le constat auquel il donne lieu permettra de poser les principaux problèmes relatifs à la population de l'Irlande.

**Le milieu géographique:
des marges atlantiques de l'oekoumène
à la Méditerranée britannique**

INTRODUCTION

La discontinuité de l'occupation du territoire est le trait le plus frappant de la géographie de la population irlandaise. Interminables déserts de l'Ouest océanique, larges vides déterminés par les montagnes du Sud et du Nord-Est, plates solitudes des grandes tourbières du Centre, interruptions plus menues dues aux petites tourbières de l'Est : partout s'interposent parmi les champs enclos des étendues ouvertes et rases. Partout, lacs, marécages, tourbières, landes ou rocaille contraignent les hommes à cantonner leurs travaux et leur habitat à une portion plus ou moins limitée de l'espace. L'Irlande appartient en effet aux marges mêmes de l'oekoumène, en raison d'un climat hyperocéanique causé par la conjonction de latitudes déjà élevées et d'une exposition de plein fouet aux trains de cyclones venus de l'Atlantique. L'excès d'humidité a des conséquences biogéographiques dont le résultat est de stériliser une bonne partie du pays.

Fort heureusement, ces conditions extrêmes ne s'étendent pas avec une égale rigueur à la totalité de l'île. Les régions les plus orientales, sauf lorsque leur altitude est forte, doivent à leur position d'abri d'être moins humides et moins lourdement pénalisées. De surcroît, leur avantage a été renforcé par l'évolution historique, dominée par les rapports avec la Grande-Bretagne voisine. D'une rive à l'autre de la mer intérieure des contacts et des courants d'échanges intenses ont été établis. Villes et ports se sont épanouis tout le long du littoral oriental de l'Irlande, entraînant les régions contiguës dans une évolution économique marquée par une spécialisation et une productivité croissantes. L'essentiel des énergies nationales a été progressivement attiré vers les parages de cette Méditerranée britannique, conformément à un implacable tropisme.

Au total, les contrastes dus à l'évolution économique ont eu une tendance constante à se superposer à ceux que déterminent les fac-

teurs naturels. Il en résulte que le milieu géographique irlandais, partout marqué par ses tares physiques, est pourtant caractérisé par une dégradation croissante des conditions d'installation et d'activité offertes à l'homme au fur et à mesure que l'on quitte les rivages intérieurs pour s'avancer vers les finistères atlantiques.

I. LES DIFFÉRENTS DEGRÉS DE L'INHOSPITALITÉ DU MILIEU

Plus que l'abondance des précipitations proprement dites, l'humidité est la tare climatique de l'Irlande : elle résulte de l'étalement des pluies et des bruines sur la plus grande partie de l'année, du degré hygrométrique presque constamment élevé de l'air, et de la forte nébulosité. Cette dernière limite le temps d'ensoleillement et réduit ainsi les possibilités d'évaporation, de sorte que l'humidité s'entretient d'elle-même. Par l'asphyxie ou le lessivage, l'excès d'eau favorise la dégradation des sols (gleys, podzols, tourbières). Conjugué avec le vent, il assigne au peuplement humain des limites altitudinales très basses (300 à 350 mètres au maximum, moins de 100 mètres bien souvent). C'est dans l'extrême Ouest que ces facteurs adverses, combinés à des conditions géologiques difficiles, créent les situations les plus défavorables à l'installation humaine.

a) *Les 'terres de difficulté'¹ hyperocéaniques*

Les montagnes donnent lieu jusque dans l'Est à de très mauvaises conditions d'installation (massifs de Wicklow et de Mourne), mais ces zones de franche inhospitalité sont isolées au milieu de régions plus amènes. Sur plus de 400 kilomètres, au contraire, des péninsules sud-occidentales à l'estuaire de la Foyle, la frange atlantique plante un décor aussi grandiose qu'hostile (fig. I-1). Tous les facteurs adverses sont ici rassemblés en une combinaison particulièrement défavorable. La fragmentation du territoire est extrême, en raison de l'irrégularité du littoral et de l'abondance des reliefs montagneux discontinus. Vers l'intérieur, l'horizon est souvent barré par la silhouette hérissée d'une sierra quartzitique ou par celle, plus molle, d'un plateau gréseux ou calcaire. Vers le large, îles et archipels, presqu'îles et péninsules font écho aux profondes échancrures que dessinent partout baies, estuaires, fjords et rias. Les distances sont comme multipliées par l'émiettement sans fin de l'espace et l'isolement en est accru. Cet univers déchiqueté a longuement alimenté les glaciers quaternaires qui en ont arraché le sol par raclage. Si elle n'était pas recouverte de tourbe, la roche en place affleurerait largement, encombrée de blocs erratiques abandon-

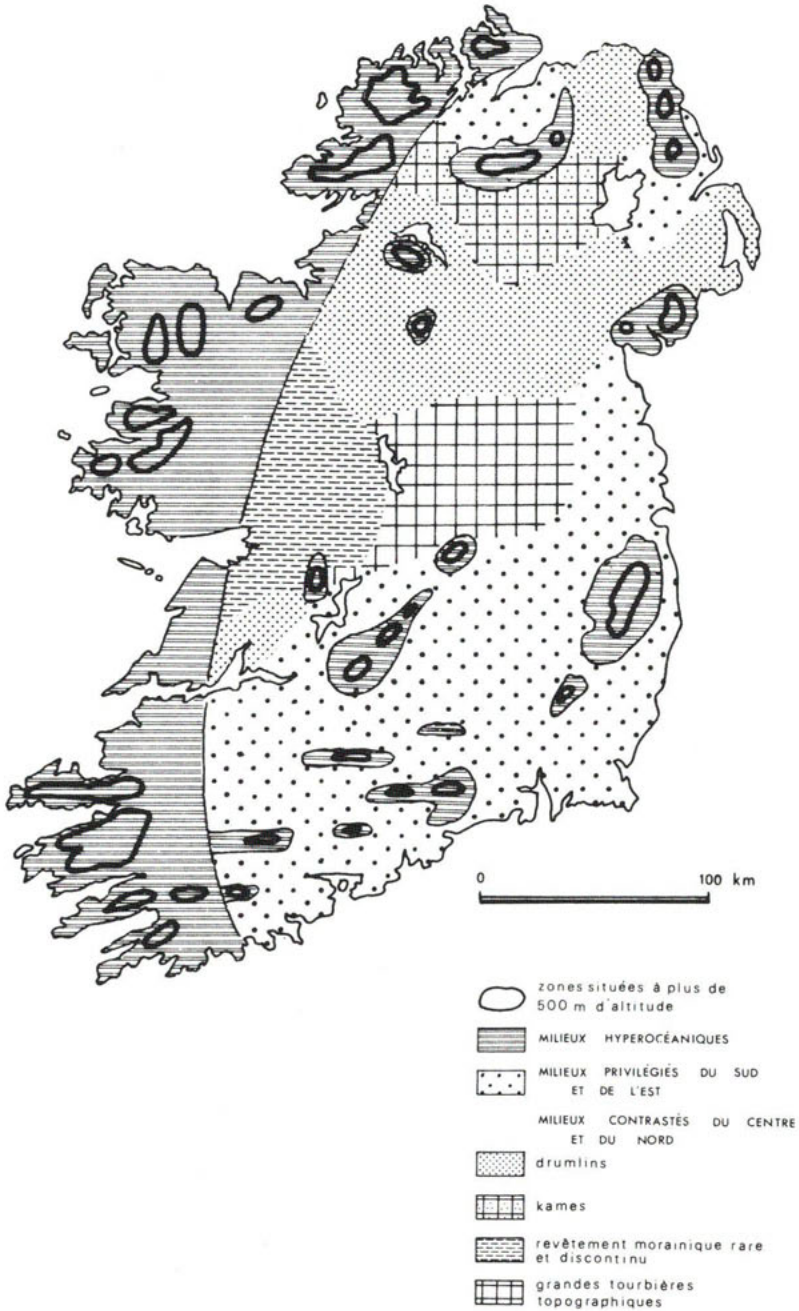


Fig. I-1. Schéma des principaux types de milieux naturels en Irlande

nés par la glace, et émaillée de petits lacs logés dans les moutonnements glaciaires. Seules quelques parties basses ont bénéficié de dépôts morainiques abondants et fins : ainsi Clew Bay où les drumlins immergés déterminent un pullulement d'îles minuscules. Au contraire des Highlands d'Ecosse, l'Irlande occidentale est dépourvue de plages soulevées, sans doute parce que, en périphérie d'inlandsis, la charge glaciaire a été insuffisante pour provoquer d'importants mouvements isostatiques. La terre arable est une rareté : 'Il n'y a pas de terre en Connemara', constatait Patrick Kelly². Si peu de terre que, créé pour venir en aide aux régions pauvres de l'Ouest, le *Congested Districts Board* estimait en 1913 ne pouvoir rien faire pour y améliorer l'agriculture et se résignait à concentrer son action sur les activités annexes et l'habitat³.

L'hyperhumidité et l'excès de vent achèvent de rendre difficile le peuplement de l'extrême Ouest. Là où les rochers n'affleurent pas, la tourbière climatique règne en maîtresse ; l'arbre est exceptionnel et se réfugie dans les replis les mieux abrités ; le paysage est désespérément ras ; les petits champs sont enclos de murets de pierre. L'île de Tory, la plus exposée de toutes les îles d'Irlande, à 12 kilomètres de la côte septentrionale du Donegal, ne possède pas le moindre buisson : jetés en 1825 sur le littoral de la Grand-Terre par une tempête, des marins de Tory rapportèrent chez eux, en guise de souvenir, quelques feuilles d'arbre⁴. La tourbière descend jusqu'au niveau de la mer et n'offre à l'entreprise humaine que ses sols acides, dépourvus de substances minérales et gorgés d'eau.

Les hommes se sont pourtant employés à tirer le meilleur parti possible d'un milieu aussi hostile. Calquant leur attitude sur la configuration même du pays, ils ont fait de la discontinuité le principe de la mise en valeur du sol. Tout l'effort d'aménagement a été concentré sur de petits terroirs choisis au milieu de la tourbière en fonction de leurs aptitudes naturelles (abri, placage morainique, etc.). C'est dans ces oasis minuscules que les hommes ont installé leurs champs permanents et leur habitat. Alentour, le désert amphibie offrait de maigres, mais immenses pâquis pour les moutons. Les marges immédiates de l'îlot de culture permanente faisaient l'objet d'une exploitation quasi continue. Au-delà, les pâquis n'étaient utilisés que l'été, lorsque la moindre humidité les rendait plus accessibles, selon un système de transhumance souvent décrit (*booleying*)⁵. Par une sorte de 'transfert de fertilité'⁶, le fumier produit était accumulé sur les champs cultivés et permettait de récolter chaque année pommes de terre et avoine. Ce système est en tous points analogue à celui encore en vigueur en Ecosse occidentale et connu sous le nom d'*infield-outfield farming*⁷.

L'utilisation des sols tourbeux est grandement facilitée par la proximité de la mer, inépuisable pourvoyeuse d'amendements. Partout où

elle est disponible, on recourt à la tanguie pour sa richesse en chaux ; mais l'amendement le plus fréquemment employé est le varech qui apporte aux sols trop acides le précieux antidote de ses sels de potassium et de sodium⁸. La culture du fucus, décrite par E. E. Evans sur la côte des Mourne⁹, était naguère répandue en mainte région d'Irlande : Achill Sound, Clew Bay, Lough Swilly, morbihans du sud-ouest du Connemara, etc. A tout le moins sa récolte était-elle sur tous les littoraux une occupation essentielle. A la limite, certains sols peuvent être fabriqués de toutes pièces à partir d'éléments pris sur les grèves. Ainsi aux îles d'Aran, constituées d'une table calcaire rapidement décapée d'un revêtement tourbeux qui n'a jamais dû être très épais. Pour fabriquer un champ, on entasse sur le lapiès des couches alternées d'algues et de sable, le sable étant toujours au-dessus car il est plus facile d'y planter. Chaque année, le champ — si petit qu'on l'appelle un jardin — est amélioré par l'adjonction d'algues et de sable supplémentaires. Pour fabriquer un bon jardin à partir de la roche nue, dix années de patient travail sont parfois nécessaires¹⁰.

Malédiction de ces régions extrêmes, la tourbe fournit cependant aux hommes l'un des éléments principaux de leur équilibre physiologique : le combustible. L'humidité et la fraîcheur obligent à entretenir le feu d'un bout de l'année à l'autre. Au cœur même de l'été, il n'est pas un *cottage* dont la cheminée ne laisse échapper la fumée presque transparente de la tourbe. Son odeur âcre et forte s'ancre partout ; elle imprègne maisons et vêtements ; elle annonce l'approche de lieux habités avant même qu'ils soient en vue. L'extraction de la tourbe est une des principales activités de l'été : elle fait partie des droits reconnus à chacun sur les parties communes du finage. Les tranchées d'exploitation à la bêche et les tas de mottes laissées à sécher au vent sont d'ailleurs un des traits caractéristiques du paysage au long des routes et des chemins. Les réserves sont généralement inépuisables, et en perpétuel renouvellement. Il arrive cependant que, dans certaines îles, toute la tourbe ait été râpée. Les îliens d'Aran importent depuis longtemps leur combustible du Connemara. A Tory, la pénurie est aiguë et la dénudation quasi totale de l'île a fait reculer d'autant le pâturage¹¹. Seuls les chemins ont été épargnés et la chaussée qui mène du phare à West Town est aujourd'hui perchée au-dessus de granite impitoyablement raclé. La concurrence s'établit même entre l'espace cultivé et la recherche du combustible, l'extraction ayant tendance à mordre sur les champs de pommes de terre¹². Il en est de même dans les parties les plus peuplées du Donegal occidental. De toute évidence, l'extrême limite de l'équilibre écologique paraît atteinte.

Etant donné la précarité de la vie humaine dans ce milieu exceptionnellement rude de l'extrême Occident, le peu de ressources demandées

à la pêche en mer est un motif majeur de surprise. Même aux pires moments de famine, il ne semble pas que la pêche soit apparue comme l'instrument du salut. Il existe certes des pêcheurs tout le long du littoral atlantique, mais le total des prises reste très faible malgré les efforts déployés par le *Congested Districts Board*, puis par le gouvernement de Dublin. Contrairement aux Norvégiens, les Irlandais n'ont pas su compenser les insuffisances d'un sol ingrat par l'exploitation systématique de la mer. Espagnols et Français pêchent au large de Dingle ou de Galway sans pâtir le moins du monde de la concurrence des indigènes. Bien des auteurs du 19^e siècle ont souligné le paradoxe que constituait la coexistence de populations sous-alimentées et d'une mer poissonneuse si peu exploitée ¹³.

Les raisons de cette étrange abstention ne sont pas simples, mais il ne fait pas de doute que la dureté du milieu y joue un rôle essentiel. Tempêtes et gros temps sont beaucoup plus fréquents en Irlande qu'en Bretagne ou en Norvège. La pêche exigerait de gros moyens, des bateaux solidement pontés et des ports bien aménagés. Or, les Irlandais ont toujours été doublement démunis devant ces nécessités. L'absence de bois les a contraints à se contenter de frêles canots non pontés — les *curraghs* — faits d'une peau de vache tendue sur un bâti de tiges d'osier attachées ensemble par du crin de cheval. Depuis quelques décennies, la toile goudronnée et les lattes de chêne importées ont remplacé les matériaux d'antan, mais les *curraghs* sont toujours beaucoup trop fragiles pour affronter la haute mer, surtout de nuit ou par vent fort. De surcroît, le dénuement pécuniaire des communautés littorales les a toujours privées des capitaux qui eussent permis de surmonter le handicap naturel. Il y a là, au fond, un problème de sous-développement. Ainsi considéré, le paradoxe irlandais est beaucoup moins surprenant : il existe encore aujourd'hui, de par le monde, bien des populations faméliques à proximité de mers poissonneuses. Et si de grandes sociétés s'avisent d'exploiter les richesses de ces mers, ce n'est pas nécessairement pour calmer la faim des indigènes riverains ¹⁴.

Au total, l'extrême Occident irlandais ne laisse que peu de place à l'homme. Le pays est surtout remarquable par ses immensités vides et ses collines rases. Une humanité sporadique s'y disperse pourtant au hasard des moyens versants, des placages morainiques et des littoraux accueillants. Isolée en taches infimes et en liserés ténus, elle représente l'ultime emprise du peuplement aux avant-postes océaniques de l'Europe.

b) *Milieux contrastés du Centre et du Nord*

Nulle part dans l'extrême Ouest la friche n'occupe moins de la moitié de la superficie totale ; elle s'étend même sur plus de 80 % du terri-

toire dans les régions les plus exposées et les plus rocailleuses du Donegal (district rural de Dunfanaghy: 86 %), du Connacht (les districts ruraux de Clifden et Belmullet accusent respectivement 83 et 81 %) ou du Kerry (district rural de Kenmare: 82 %). Les médianes s'établissent autour de 75 %¹⁵. Au fur et à mesure que l'on s'avance vers l'est, la friche recule devant l'herbe et les cultures. Au-delà d'une ligne Galway-Londonderry, un nouveau domaine s'annonce, qui s'étend à toute la partie centrale et septentrionale de l'île. Sauf dans les zones montagneuses où réapparaissent les paysages rébarbatifs de l'extrême Occident, la friche ne couvre jamais plus de 35 à 40 % de la surface totale ; il est même des districts privilégiés où elle est réduite à moins de 20 %. Dans l'ensemble, ce sont 25 à 30 % du territoire qui lui sont dévolus : prairies et cultures occupent donc près des trois quarts de l'espace disponible. Le changement n'est d'ailleurs pas seulement de nature quantitative : la répartition même des friches et des zones utiles est d'un type nouveau. L'espace vivant, où les haies sur talus prennent progressivement la place des murets, devient plus continu. Les immensités désertes cèdent le pas à des vides plus disséminés. Le paysage prend l'allure d'un manteau d'Arlequin fait de la succession répétée d'étendues bocagères verdoyantes et de taches brunes ou grises où s'interrompt le lacs des haies vives. Encore convient-il de distinguer entre diverses variétés de milieux contrastés.

Les plus remarquables correspondent aux régions dont la topographie est déterminée par les drumlins. La plus vaste prend en écharpe l'île entière depuis les baies de Sligo et du Donegal jusqu'au lac Ree vers le sud et aux environs de Belfast vers le nord-est. Des régions de drumlins moins vastes correspondent au couloir de la Bann en Irlande du Nord, ou à celui du Fergus au nord-est de l'estuaire du Shannon. Le moutonnement sans fin de ces essaims de petites collines régulières provoque un émiettement menu du paysage. Chaque drumlin joue le rôle d'un refuge auquel s'accrochent champs et maisons. Les dépressions intermédiaires sont envahies par les fonds tourbeux et les marécages. Comme dans toute l'Irlande centrale, les moindres nuances de la topographie dictent de manière tyrannique les possibilités d'occupation du sol, mais ici la succession kaléidoscopique des creux et des bosses est quasi frénétique, chaque butte ayant rarement plus de 200 à 300 mètres de longueur maximum. Dans le comté de Fermanagh, l'identification est telle entre bosses et zones cultivées que les champs sont couramment appelés *hills*¹⁶. Dans plusieurs régions, et notamment dans le comté d'Armagh, les drumlins portent des noms suggestifs: *The Island*, *Moore's Island*, *Cran Island*, etc.¹⁷. Dans les secteurs les plus déprimés, les drumlins sont effectivement isolés : ainsi ce qu'il est convenu d'appeler le Lough Erne Upper n'est-il en fait qu'un dédale extravagant d'îles, de péninsules et de caps en miniature entre

lesquels le cours incertain de l'Erne se subdivise en bras et diramations multiples. Des environs de Cavan à Enniskillen, cette zone amphibie s'étire sur une cinquantaine de kilomètres tout en conservant une largeur de 5 à 8 kilomètres. L'espace y est comme atomisé.

Encore la mise en valeur des drumlins implique-t-elle généralement un travail incessant. La moraine qui les constitue est souvent riche en calcaire, mais de texture très fine et passablement argileuse ; elle s'égoutte difficilement et la nappe qui affleure dans les fonds marécageux imprègne fréquemment les basses pentes des drumlins, dont elle asphyxie les sols. Des gleys s'y développent, caractérisés par les teintes bleuâtres de l'oxyde ferreux élaboré dans un milieu déficient en oxygène. Un drainage attentif de ces basses pentes est indispensable, afin d'enrayer une évolution qui mènerait vite à la tourbière. Les drumlins constitués par une moraine dérivée des grès, notamment des vieux grès rouges du dévonien, bénéficient d'une texture plus aérée et sont moins sujets à l'engorgement ; mais ils sont chimiquement appauvris et nécessitent l'application d'engrais. A cet égard, les kames de l'Irlande du Nord leur sont comparables. Ils déterminent entre Omagh et Dunganon un paysage également bosselé, mais de façon plus irrégulière et plus ample. De surcroît, la perméabilité des sables et des graviers exclut généralement lacs et marécages des fonds où la tourbière règne seule.

Immédiatement à l'ouest du Shannon moyen, c'est la minceur et la discontinuité du revêtement morainique qui sont responsables de l'irrégularité de l'occupation humaine. Les lacs Corrib et Mask forment une ligne de démarcation entre les hauteurs du Connacht et un vaste plateau calcaire qui ménage une transition vers la dépression centrale. Cet avant-pays est particulièrement pauvre en moraine. Les calcaires y affleurent en vastes dalles grisâtres parsemées de cailloux et à peu près stériles. Là où les sols sont plus épais, les murettes de pierre enclosent de grandes parcelles où paissent les moutons. Pelé et chauve, le paysage acquiert une ampleur qui surprend lorsque l'on vient des régions bocagères de Ballinasloe ou même de Roscommon. Tourbières et petits lacs se conjuguent d'ailleurs avec les calcaires nus pour rendre ce milieu plus hétérogène encore. Aux environs de Castlerea, de Tuam, d'Athenry ou de Loughrea, 30 % environ du pays doivent être laissés à la friche, au gré de la distribution, fort irrégulière, de la moraine. Les conditions s'aggravent encore vers le sud. Dans le corridor qui sépare les hauteurs du Burren de celles du Slieve¹⁸ Aughty, le va-et-vient des langues glaciaires a raclé la surface calcaire avec plus d'acharnement encore. Les signes d'activité karstique se multiplient : pertes de rivières des environs de Gort ou de Corrofin, lacs intermittents occupant des sillons ouverts par la glace, lapiès finement dentelés même. De Gort à Tulla, l'homme a dû s'adapter à un paysage morcelé à l'extrême,

compliqué encore par l'intervention de drumlins isolés : les deux cinquièmes de la surface restent vides.

Sur l'autre rive du Shannon, la zone la plus déprimée d'Irlande occupe un quadrilatère délimité par le fleuve à l'Ouest et une ligne Trim-Kildare à l'est. Les Midlands ont été empâtés par un lourd revêtement morainique, mollement ondulé et fâcheusement imperméable. De surcroît, cette cuvette centrale est affligée d'un drainage indigent. Le Shannon coule tout à fait en marge et se comporte, de toute manière, comme un piètre instrument d'écoulement. De sa source au Lough Derg, antichambre de l'estuaire, il parcourt plus de 200 kilomètres sans même s'abaisser de 17 mètres (pente : 0,08 p. 1 000). Avec une pente aussi infime, le fleuve s'attarde longuement dans les lacs et les marécages, noie l'hiver des milliers d'hectares de *callows* et se présente comme un obstacle que peu de ponts franchissent. Les Midlands jouent bien le rôle de centre de dispersion hydrographique : les Brosna s'en échappent vers le Shannon, la Boyne vers la mer d'Irlande et la Barrow vers le sud. Mais le partage des eaux se réalise imperceptiblement au sein de plates étendues tourbeuses : Boyne et Barrow confondent presque leurs eaux, à l'est de Tullamore, avant de s'extirper à grand-peine du Bog of Allen d'où elles divergent enfin. Les vallées se perdent dans l'indécision des grands marécages, et passent à peu près inaperçues. Aussi l'eau est-elle partout à fleur de sol, prête à s'étaler en nappes lacustres ou à imbiber les fonds. La sensibilité de la végétation à la topographie est extrême : sournoise et brunâtre, la tourbière se manifeste dès que survient le moindre creux ; les bombements de la moraine de fond mettent hors d'atteinte de l'eau les champs dont le vert franc et les haies vives se remarquent de loin. L'alternance de l'une et des autres est le leitmotiv et le trait géographique majeur de la dépression centrale. Les routes sautent d'un bombement de la moraine de fond à l'autre, 'de telle sorte que le voyageur voit les tourbières tout comme un navigateur voit, en traversant un archipel, les îles semées çà et là'¹⁹. Nous retrouvons une fois de plus un milieu sporadique qu'évoquent bien, là encore, les fréquents toponymes en *island* qui servent à désigner les émergences de terrain sec.

Il arrive pourtant que cette marqueterie s'interrompe pour faire place à d'immenses tourbières d'un seul tenant. Tel est le cas dans l'Est des Midlands, là précisément où le drainage est le plus indécis, aux sources de la Boyne et de la Barrow. C'est la région des grands *bogs*, dont la désolation évoque l'extrême Ouest. L'impression de vide qu'ils donnent est cependant bien moindre. On peut même, si l'on ne quitte pas les grandes routes, ne pas prendre conscience de leurs dimensions. C'est que, à la faveur des chaussées qui les traversent, les hommes ont grignoté les grandes tourbières et installé leurs maisons et leurs champs. De loin en loin aussi, se dressent les silhouettes des centrales

thermo-électriques où l'on brûle la tourbe, extraite industriellement. La vie dispute partout l'espace au désert brun ; la proximité des zones vitales du pays est sensible : Dublin est à 50 kilomètres à peine du sinistre Bog of Allen.

c) *Milieux privilégiés de l'Est et du Sud*

Le long des rivages de la mer d'Irlande, au sud-est du Slieve Bloom, du Lough Derg et des bouches du Shannon, s'étendent les meilleurs terroirs du pays. Jamais, dans les plaines de l'Est et du Sud-Est, dans les vals et les bassins du Sud, la friche n'occupe 15 % de la superficie et, dans l'ensemble, sa part est d'environ 5 %. On peut parler ici de milieux quasi continus : on y roule entre les talus du bocage de manière à peu près ininterrompue. Les villages se multiplient ; les fermes, généralement plus vastes qu'ailleurs, y ont un air de prospérité. Elles voisinent avec les *demesnes* de la *gentry* anglo-irlandaise, cernés de hauts murs au-dessus desquels s'agitent les frondaisons des parcs ; au fond des avenues bordées de hêtres centenaires, se dissimulent les manoirs à colonnes. S'il subsiste des fonds de vallées tourbeux, la plupart des lits mineurs ont ici des limites franches et portent de riches prairies de fauche. On pourrait, à la rigueur, se croire quelque part dans le Shropshire ou le Cheshire.

Cette métamorphose du paysage s'explique simplement. Ce sont des pays de moraine déjà ancienne et bien nivelée. Les rivières, aux réseaux convenablement organisés et aux vallées nettement incisées aux approches de la mer, y assurent un drainage efficace. Surtout, le climat est sensiblement moins excessif et moins humide qu'ailleurs. Dublin ne reçoit que 700 millimètres d'eau par an, mais il est vrai que Waterford en recueille 1 200, Cork ou Limerick 1 300. La véritable cause de modération du climat est le plus grand ensoleillement de l'été. L'évaporation ainsi stimulée est d'autant plus efficace que la part des pluies annuelles reçues au cours du printemps et de l'été croît d'ouest en est. Ainsi une proportion élevée des précipitations est-elle comme neutralisée, et l'obsédante menace de la tourbière largement conjurée.

La cohésion de ces bons pays est plus grande dans le Leinster, à l'est et au sud-est, que dans le Munster, au sud. Dans le premier cas, la continuité est totale : seule, la masse des monts Wicklow, avec leur prolongement des Blackstairs Mountains, s'interpose. Autour, les vallées de la Boyne, de la Liffey, de la Barrow et de la Slaney drainent des bocages ininterrompus. Vers le sud, les vals verdoyants alternent avec les arêtes sombres et nues des chaînons de vieux grès rouge dégagés par évolution appalachienne dans une structure hercynienne plissée. Bassins et synclinaux, évidés dans les calcaires, bien que largement reliés les uns aux autres, forment autant de petites unités : bassin de

Tipperary, Glen of Aherlow, val de Mitchelstown, vallée de la Blackwater, etc. Entre eux, les échines gréseuses se hissent à plus de 700 mètres (Silvermines, Knockmealdowns) et exceptionnellement à plus de 900 mètres (Galtees). Un tel milieu est, *a priori*, propice à une vie régionale plus différenciée et plus variée que celle des plaines centrées sur Dublin.

Dans les deux cas, cependant, l'homme est en grande partie responsable du caractère hospitalier de l'environnement : pour avoir été les plus précocement et les plus intensément pénétrées par la colonisation britannique et par l'économie de marché, les régions orientales de l'Irlande ont bénéficié de siècles de travaux attentifs et d'aménagements féconds. Elles doivent ce privilège à leurs qualités naturelles, sans doute, mais aussi à leur situation à proximité immédiate de la Grande-Bretagne.

II. L'ÉVOLUTION HISTORIQUE A ACCENTUÉ LE PRIVILÈGE NATUREL DE L'EST

La mer d'Irlande est un étroit boyau. A l'endroit où elle est le plus large, entre Liverpool et Dublin, la distance n'excède pas 200 kilomètres, tandis que Dublin n'est qu'à 95 kilomètres des côtes galloises d'Anglesey. Au sud, dans le canal Saint George, 90 kilomètres à peine séparent le Pembrokeshire de la baie de Wexford. Le canal du Nord est plus étroit encore : par temps clair on voit très nettement, depuis Fair Head, le promontoire écossais de Kintyre, situé à 25 kilomètres, et l'on distingue bien, depuis le donjon du château de Carrickfergus, le Mull of Galloway. Les effets de la proximité sont encore renforcés par la très large ouverture à l'est de la plaine centrale. Comme en réponse à cette suggestion de la topographie irlandaise, le bassin de Londres débouche vers l'ouest, par l'intermédiaire de deux couloirs d'accès facile, sur les estuaires de la Mersey et de la Severn où devaient croître les ports de Liverpool et de Bristol. Enfin, circonstance alléchante entre toutes, ce sont les parties les mieux douées de l'Irlande qui s'offrent ainsi aux appétits venus de l'est.

Les relations de voisinage sont donc aisées. C'est ainsi que le roi du Leinster fut conduit en 1166 à faire appel aux barons anglo-normands des marches galloises pour l'aider à arracher à Rory O'Connor la dignité de haut-roi d'Irlande. C'était introduire le loup dans la bergerie : en moins de cinq ans, le chef des barons normands, Richard de Clare, dit Strongbow, avait épousé la fille du roi de Leinster et hérité de son beau-père la couronne du plus riche royaume irlandais, ville de Dublin comprise. Inquiet de ces succès, Henri II Plantagenêt débarquait lui-même, en 1171, à la tête d'une armée redoutable, obtenait l'hommage

de Strongbow pour le Leinster et celui de Hugues de Lacy pour le Meath, tandis que les chefs indigènes lui faisaient tour à tour allégeance. Dès lors, le schéma de la domination anglaise était établi pour plusieurs siècles : une solide tête de pont centrée sur Dublin, directement contrôlée par Londres ; au-delà, un vaste territoire théoriquement laissé aux mains des clans irlandais, mais où la soif de conquête des barons, avec des fortunes variables, pourrait se donner libre cours. Dilaté au maximum au 13^e siècle jusqu'en Ulster par les entreprises des de Courcy et jusqu'en Connacht par celles des de Burke, le domaine anglais finit par se réduire au 15^e siècle, au fort de la guerre des Deux-Roses, à une étroite bande de 35 kilomètres de large étirée de Dublin à Dundalk. Parce que ce mince territoire prit l'allure d'un camp retranché hérissé de châteaux, de fortifications et de palissades, on en vint à le désigner sous le nom d'*English Pale*. C'est à partir de cette base que les Tudors devaient reprendre la conquête de l'Irlande ²⁰.

Les régions les plus imprégnées par la féodalité anglo-normande ont été profondément transformées. Dans toute l'étendue du *Pale*, mais aussi dans les domaines des Fitzgeralds de Kildare ou des Butlers d'Ormonde (pays de Kilkenny) par exemple, les grands barons avaient réparti leurs possessions entre leurs vassaux. Partout, châteaux et villes étaient construits ; baronnies et comtés étaient constitués ; juges et shérifs mis en place. La campagne était redivisée selon les canons du système manorial : assolement triennal, openfield, et regroupement des paysans en villages. Déjà rompus à l'art difficile de la colonisation par l'expérience des marches galloises, les compagnons de Strongbow étaient arrivés en Irlande avec un corps de doctrines tout constitué. Partout où ils s'installaient, le pays était dûment arpenté et aménagé : les régions d'Irlande qui étaient déjà les plus douées par la nature étaient ainsi dotées en supplément de structures régionales propres à y favoriser la vie et les activités.

La soumission de toute l'Irlande au 17^e siècle aurait pu avoir pour résultat d'étendre à la totalité du territoire les bienfaits de l'urbanisation. En fait, la nature insulaire du pays et la domination extérieure favorisaient essentiellement l'urbanisation du littoral ; mais il s'en fallait de beaucoup que tous les secteurs côtiers fussent également fécondés. Colonie anglaise, l'Irlande était soumise à la règle de l'exclusif colonial : le commerce avec l'étranger était le monopole des seuls marchands métropolitains. De cette manière, les ports anglais finirent par être les intermédiaires obligés de tout le commerce irlandais. Que les marchandises vinssent d'Angleterre comme le charbon ou la quincaillerie ou qu'elles vinssent de fort loin comme le grain russe, le vin français, le sel ou le fer espagnols, le sucre des Iles ou le tabac des colonies d'Amérique, elles devaient transiter par les ports anglais. Dès le 17^e siècle, tout le tabac de Virginie qui arrive à Youghal vient de

Bristol²¹. Comme, dans l'autre sens, la laine, principal article d'exportation irlandaise, est réservée d'autorité à la métropole, les liens directs avec les ports anglais en sont renforcés. Seuls peuvent donc se développer les ports bien placés vis-à-vis de l'Angleterre : de toute évidence, le littoral irlandais de la Méditerranée britannique est lourdement privilégié. J. H. Andrews²² a pu évaluer la part de chacun des ports d'Irlande dans le trafic anglo-irlandais au cours des trois années 1715, 1716 et 1717. Le déséquilibre en faveur des rivages orientaux est écrasant et le commerce se concentre à peu près totalement à l'est d'une ligne Londonderry-Cork (fig. I-2). Galway, qui avait, au 16^e siècle, développé un trafic intense avec l'Espagne²³, est reléguée au dernier rang des villes marchandes du 18^e siècle, en raison de la rigidité de l'exclusif et de sa position excentrique.

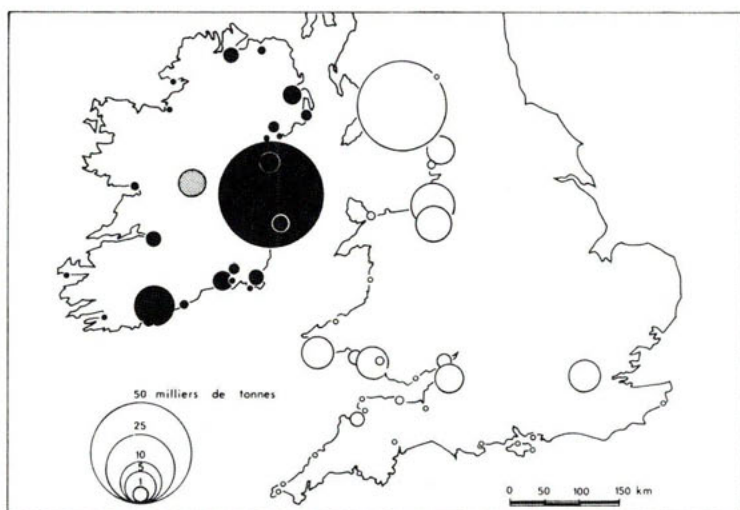


Fig. I-2. *Dissymétrie de l'activité portuaire dans l'Irlande du 18^e siècle*

La carte représente le volume annuel du commerce maritime entre l'Angleterre et l'Irlande (Noël 1714 à Noël 1717). La destination de nombreux bateaux quittant Londres pour l'Irlande n'étant pas précisée, le tonnage correspondant a été figuré par un cercle grisé placé au centre de l'île. (d'après J.H. Andrews [210], p. 115).

La Méditerranée britannique fonctionnait donc comme une véritable caisse de résonance commerciale et urbaine. A une série de ports et de villes nés sur la côte occidentale de l'Angleterre faisait écho une série de ports et de villes éclos sur la côte orientale de l'Irlande. Il y avait même une véritable zonation des courants d'échanges : les ports de l'Irlande méridionale commerçaient surtout avec les ports du canal de Bristol, tandis que les ports de la Dee, de la Mersey, des baies de

Morecambe et de Solvay travaillaient surtout avec leurs vis-à-vis de la région de Dublin. Plus tard dans le 18^e siècle, une troisième zone d'échanges apparut, entre l'Irlande du Nord et les ports de la Clyde. Mais il fallut attendre pour cela que la réalisation du Royaume-Uni en 1707 eût produit toutes ses conséquences commerciales.

Le déséquilibre Est-Ouest ne devait cesser de s'aggraver depuis. La part croissante prise au 19^e siècle dans les exportations irlandaises par les produits alimentaires fragiles était une prime supplémentaire donnée aux ports bien outillés et situés à courte distance de la Grande-Bretagne. Le bétail sur pied ne pouvait sans dommage passer plus de quelques heures en bateau : aussi les ports de l'Est, et singulièrement Dublin, monopolisèrent-ils ce trafic. Le beurre pouvait supporter de plus longs délais : pas assez cependant pour que Limerick pût efficacement concurrencer Cork. On crut un instant que le développement du trafic avec l'Amérique, au 19^e siècle, pourrait rendre leurs chances aux havres atlantiques. L'Irlande occidentale, projetée en proue face à l'Amérique, n'était-elle pas bien placée pour la fondation d'un grand port de vitesse transatlantique ? On pensa à Valentia, à Foynes, à Berehaven, à Ballina ou à Bantry²⁴. On fit même une tentative à Galway. Mais tous ces projets firent long feu : les ports occidentaux étaient décidément trop mal équipés, trop dangereux et trop excentriques. Cork et son avant-port de Cobh finirent par jouer le rôle un instant promis à Galway, jusqu'au moment où, la vitesse des navires croissant, les grandes compagnies se mirent à griller l'étape. La télégraphie et l'aviation, tant qu'elles furent dans l'enfance de l'art, suscitèrent les mêmes espoirs, fondés sur la nécessité d'une ultime escale occidentale ; mais la progression des techniques eût tôt fait de rendre superflus ces points d'appui éphémères²⁵. Le sort en était donc jeté : l'Irlande des grandes villes et des ports actifs tenait son privilège de la proximité de la Grande-Bretagne. L'Irlande atlantique demeurait en dehors des courants majeurs du commerce et de l'urbanisation.

Le résultat de cette longue évolution est fort clair. Fécondée par l'ombre portée de la Grande-Bretagne, convenablement urbanisée, précocement anglicisée, peuplée d'appréciables minorités – et parfois de majorités – protestantes, dotée d'une économie de marché relativement dynamique, l'Irlande orientale fait figure d' 'Irlande Heureuse'. Comme, à la même époque, le Nord-Est américain, la disposition de sa façade littorale lui a permis de jouer le rôle de zone de transit obligée des impulsions venues de la métropole, et de concentrer l'essentiel des fonctions de direction du pays tout entier.

Au-delà du Shannon et de la Bann, on pénètre au contraire dans un pays profondément rural, où la tradition celtique demeure encore vivante, où la population, répartie irrégulièrement, est massivement catholique, où l'agriculture est peu spécialisée et peu orientée vers les

échanges et le profit. Cette Irlande déshéritée a été moins efficacement contrôlée par l'occupant britannique. Les structures de la vie de relation y sont lâches. Dès la fin du 18^e siècle, il existait une Irlande policée où l'alcool de grain était fabriqué dans des distilleries urbaines patentées, seules habilitées à produire du *whiskey* noble ; dans l'Ouest et le Nord-Ouest du pays au contraire, tourbières et montagnes rendaient inefficace l'action de la maréchaussée et une multitude d'alam-bics clandestins distillaient un alcool de grain illicite, plus râpeux et plus fruste : le *poteen*²⁶. Lors de la Famine, le réseau commercial ordinaire était si déficient, dans cette même Irlande du *poteen*, que le gouvernement dut y ouvrir des magasins publics pour y vendre le maïs importé d'Amérique : ces magasins n'eurent pas à être créés à l'est de la ligne Londonderry-Cork²⁷.

CONCLUSION

D'une manière générale, par un effet cumulatif remarquable, avantages naturels et avantages dus à l'évolution historique ont tendance à se superposer dans les mêmes régions, tandis que d'autres sont pénalisées à tous égards. La coïncidence n'est cependant pas rigoureuse. La principale disharmonie apparaît en Irlande du Nord. Ce pays, pourtant compartimenté par les montagnes et le Lough Neagh, criblé de drum-lins, encombré de kames, et gratifié de pluies plutôt copieuses, a dû à l'effet fécondateur du phénomène de Méditerranée de devenir un des mieux développés de l'île. Le voisinage quasi immédiat des Lowlands d'Ecosse a été particulièrement bénéfique et a permis de surmonter la plupart des handicaps physiques. Jusqu'en 1939 au moins, Belfast a vécu au rythme de Glasgow. Encore est-il vrai que seul l'Est de l'Irlande du Nord est densément urbanisé et industrialisé : la dégradation du milieu et des conditions de vie est sensible à l'ouest de la Bann et du Lough Neagh. Il y a bien deux Irlandes, mais la limite qui les sépare ne coïncide pas avec la frontière entre la République et l'Irlande du Nord : elle la recoupe perpendiculairement. De sorte que la région de Belfast, noyau de l'Irlande du Nord, n'est qu'un aspect particulier de cette frange orientale de l'île favorisée par huit siècles de symbiose avec l'autre rive de la Méditerranée britannique.

NOTES

1. Fleure [151], *passim*.
2. Kelly, *Dublin Magazine*, mars 1925, cité par Colum [232].
3. Congested Districts Board [21], '20th Report', p. 11.
4. Williams [543], p. 184.

5. Evans [272], chap. VI, Douglas [262], p. 11, et Graham [288], *passim*.
6. Sautter [187], p. 83.
7. Evans [270] et [266], Flatres [201], Sautter [187] et Uhlig [193], [192], [191].
8. Mason [329], p. 171.
9. Evans [585], p. 136.
10. Ward [541], p. 18-19.
11. Mason [330], p. 22.
12. Williams [543], p. 186 et 188.
13. Coulter [429], p. 88.
14. Dumont et Rosier [77], p. 53-62.
15. Ministry of Agriculture [34].
16. Mogeys [638], p. 45.
17. Graham [289] et Blair [556], p. 3-4.
18. Le mot *sliève* est la forme anglicisée de *sliabh*, la montagne.
19. Freeman [453], p. 136.
20. Beckett [216], p. 18-39.
21. Orme [516], p. 133.
22. Andrews [210], p. 114-116.
23. Freeman [457], p. 196.
24. Brookefield [223], p. 69-76.
25. Verrière [531], p. 175-197.
26. Connell [242], p. 31-42, fig. 2, 3, 4.
27. O'Neill, in Edwards et Williams [265], p. 224.

La mise en place des populations irlandaises: le temps de l'immigration

INTRODUCTION

Si l'on admet que l'humanité s'est propagée à partir d'un seul ou de deux ou trois foyers, dire que la population de tel ou tel pays s'est mise en place par immigration tient évidemment du truisme. De ce point de vue très général, le cas de l'Irlande n'a rien, en effet, de bien particulier. Son originalité tient aux modalités historiques des grandes migrations de peuplement : à leur déclenchement tardif d'abord, à leur prolongement jusqu'au 18^e siècle ensuite. Dans beaucoup de pays du Vieux Monde, le souvenir des vagues migratoires successives n'a d'autre réalité qu'archéologique : l'ancienneté du peuplement a favorisé l'amalgame et l'apparition de caractères nationaux syncrétiques.

Ce processus de fusion a effectivement joué durant la première phase, la plus longue, de la formation de la population de l'île. Après bien des conquêtes et des conflits, et malgré la survivance d'une classe de non-libres, héritiers des vaincus, il a permis l'éclosion d'une nation celtique dont l'âge d'or correspond aux 6^e, 7^e et 8^e siècles de l'ère chrétienne. Cessant de jouer le rôle de réceptacle terminal pour les vagues migratoires, l'Irlande s'est même comportée un temps comme un foyer de rayonnement et de colonisation d'où partirent conquérants, savants et missionnaires.

Les incursions scandinaves brisèrent ce bel élan et ouvrirent la voie aux Britanniques. Du 12^e au 18^e siècle, l'histoire de l'Irlande n'est faite que d'invasions, de conquêtes, de spoliations et d'entreprises de colonisation. Après l'avènement des Tudors en Angleterre, commence une politique systématique de perfusion humaine dont le but est de faire de l'Irlande une terre britannique et d'en extirper tout ferment national. L'anglicisation n'a que partiellement réussi, mais les tensions et les conflits qu'elle a engendrés sont trop présents à la mémoire de chacun pour avoir permis la cicatrisation des plaies et l'élaboration d'un parfait syncrétisme national. A la vérité, les dissensions et les

divisions de l'Irlande actuelle sont largement le résultat de cette colonisation de peuplement violente et tardive.

Des peuples des mégalithes aux ultras de l'orangisme, l'opposition des conquérants et des vaincus, des maîtres et des tributaires est le leitmotiv de l'histoire irlandaise. Au fil des siècles, les vagues d'envahisseurs se sont superposées ou juxtaposées sans toujours se fondre complètement. Aussi la situation de l'Irlande est-elle aujourd'hui intermédiaire entre celle des grandes nations homogènes de l'Europe occidentale et celle des anciennes colonies de peuplement à forte population indigène : la minorité est suffisamment enracinée pour avoir acquis droit de cité, pas assez pour avoir perdu ses traits distinctifs et ses préjugés.

I. LA CONSTITUTION DU STOCK HUMAIN FONDAMENTAL

a) *L'émergence de l'Irlande celtique et 'l'âge d'or' irlandais*

L'homme est un tard-venu en Irlande, puisque les premières populations mésolithiques n'y apparaissent qu'au septième millénaire avant J.-C. Durant plus de six mille ans, l'île est successivement occupée par des populations de pêcheurs postmagdaléniennes (dites larniennes) arrivées par le nord-est, puis par des agriculteurs d'affinités campiniennes, également venus par l'est, et qui apportent l'usage du bronze. Issus de la Méditerranée et abordant par l'ouest, les célèbres peuples des mégalithes arrivent au début du deuxième millénaire. L'amalgame de ces différentes strates préhistoriques paraît largement réalisé lorsque se manifestent les Celtes¹.

Il est très difficile de savoir comment l'Irlande de l'âge de bronze est devenue partie intégrante du monde celtique dans les débuts de l'âge du fer. Le problème est l'un des plus obscurs de la protohistoire. Les recherches assidues menées depuis près d'un siècle n'ont pas permis de l'élucider de manière satisfaisante ; parfois même, des savants trop passionnés n'ont fait que brouiller les pistes. Schématiquement, les uns sont portés à croire à une véritable invasion, assortie d'une conquête : la population irlandaise aurait été largement renouvelée dans ses caractères physiques et le mot de celtisme prendrait alors une signification en grande partie raciale. A l'opposé, d'autres imaginent plus volontiers une lente imprégnation culturelle et linguistique, assortie d'emprunts considérables à la civilisation indigène ; dans cette hypothèse, la conquête n'aurait été le fait que d'une poignée de guerriers et le celtisme serait un caractère moins racial que culturel.

La plupart des travaux des linguistes et des archéologues apportent plutôt des arguments aux tenants de la seconde thèse. Bien des indica-

tions convergent et permettent de penser que la pénétration en Irlande des techniques et de l'art de la Tène s'est d'abord faite par le biais de relations commerciales ordinaires². Des conquérants sont certainement venus après, entre le 5^e et le 3^e siècle, mais il n'a pu s'agir que de 'petits groupes'¹⁴ constituant une 'aristocratie assez clairsemée'¹⁴. L'anthropométrie confirme les indications de l'archéologie. Des mesures ont été réalisées dans la population actuelle de l'Ulster : bien qu'il s'agisse là de la province la plus 'celtisée', puis la plus anglicisée du pays, 60 % de ses habitants peuvent encore être considérés comme appartenant au vieux fond pré-celtique⁵. On s'explique alors les lenteurs de la conquête, d'autant plus que les envahisseurs n'étaient pas toujours unis. Le faible nombre des conquérants explique encore le caractère hétérogène de la culture irlandaise de l'âge du fer, résultat d'emprunts aux cultures extérieures, mais aussi d'une évolution sur place. Ainsi ne trouve-t-on pas en Irlande de ces sépultures celtiques où les chefs étaient enterrés dans un char de guerre, tandis que les fermes fortifiées de circonvallations et perchées en haut des collines, les *raths*, si nombreuses dans les plaines irlandaises, sont inconnues ailleurs. De même, les Celtes d'Irlande n'ont-ils jamais bâti de villes comparables aux *oppida* gauloises, tandis qu'ils ont conservé la forme monarchique de gouvernement, vite abandonnée en Gaule au profit d'une autorité aristocratique. En somme, les Irlandais de l'âge du fer ont fait la synthèse d'une nouvelle culture nationale qu'il est bien difficile de considérer comme essentiellement celtique : l'expression d'Irlande celtique est un raccourci commode qu'il serait abusif de prendre à la lettre.

C'est cette période que beaucoup considèrent comme l'âge d'or de l'Irlande. Tandis que l'Europe occidentale était soumise à Rome, puis dépecée en royaumes barbares, l'Irlande, tirant bénéfice de son isolement, restait exempte de tout soubresaut majeur. Aussi les Irlandais purent-ils tout à leur aise développer les lettres et les arts, grâce aux nombreux druides et bardes entretenus à la cour de chacun des roitelets locaux. Ils se lancèrent même dans des entreprises moins pacifiques, et ne tardèrent pas à harceler les marges de l'Empire romain. C'est au cours de l'une de ces expéditions, au 5^e siècle, que Saint Patrick, d'abord capturé comme esclave, prit contact avec l'Irlande avant d'en entreprendre l'évangélisation. Son succès fut spectaculaire. En quelques décennies, le pays se couvrit de monastères où étaient étudiés, copiés et enluminés les textes sacrés. Ainsi, tandis que la vague barbare s'appesantissait sur l'Europe, l'Irlande devint-elle le conservatoire de la tradition chrétienne et latine. Lorsque le calme reviendra en Europe, c'est d'Irlande, pays 'des saints et des savants', que seront appelés moines, missionnaires et autres lettrés pour ranimer partout la vie monastique et l'étude.

L'âge d'or irlandais portait en lui de graves germes de faiblesse et de dispersion. Redoutable était l'extrême émiettement du pouvoir politique en une soixantaine de petits royaumes élémentaires. En théorie, trois ou quatre de ces minuscules Etats formaient une unité supérieure dominée par un suzerain. Plusieurs de ces suzerains faisaient allégeance à un roi provincial tandis qu'au sommet de cette construction pyramidale trônait le haut-roi d'Irlande, dont la 'capitale' était en principe la colline de Tara, avec ses circonvallations et ses constructions de bois. Le système était en réalité extrêmement lâche et inconsistant. L'autorité de chaque roi reposait moins sur un domaine territorial précis que sur les liens personnels entretenus avec ses clients et clans alliés. Or ces liens n'avaient ni la force émotionnelle ni le caractère d'obligation légale de ceux que devait produire la féodalité classique. Les allégeances variaient, sans qu'il y ait félonie, au gré des intérêts et des humeurs. Il en résultait une structure politique fluide et 'décentralisée' à l'extrême⁶. Le droit successoral achevait de vouer à l'instabilité ce mouvant agrégat : le successeur du souverain défunt était élu dans un groupe d'héritiers constitué par les quatre générations issues d'un arrière-grand-père commun⁷.

Il semble bien qu'un pays aussi divisé n'a pu échapper à Rome et aux Germains que grâce à sa situation excentrique : l'âge d'or celtique pourrait bien être surtout une conséquence inattendue de l'isolement. Le rempart de l'éloignement perdait pourtant toute réalité devant des agresseurs précisément spécialisés dans les expéditions au long cours. Ainsi s'explique la furie avec laquelle les Vikings vont se ruer sur l'Irlande et le succès de leurs entreprises.

b) *L'apport scandinave*

La chronique a surtout retenu le côté négatif des invasions scandinaves. Les Norvégiens arrivèrent les premiers et furent toujours plus nombreux que les Danois, qui apparurent plus tard. Les raids commencèrent dès 793 et, désormais, ils se reproduisirent chaque printemps. Depuis leurs bases des Shetlands et des Orcades, les Vikings mettent à sac les prestigieux monastères irlandais : Clonmacnoise, sur le Shannon, est pillé dix fois, le siège primatial d'Armagh neuf fois, Kildare seize fois⁸.. Partout, les moines érigent les sveltes tours rondes, si fréquentes encore en Irlande, et qu'ils utilisent à la fois comme miradors et comme refuges. A en croire les Annales de l'Ulster⁹, 'la mer vomissait sur Erin des flots d'étrangers ; aucun port, aucun mouillage, aucun château, aucune forteresse qui fût à l'abri des flottes vikings'.

Petit à petit, des groupes scandinaves installent des bases permanentes dans les estuaires ou sur le Lough Neagh. Les hommes du Nord s'implantent. En 839 même, l'un d'eux réussit la conquête de l'île

entière et fonde une capitale au débouché de la Dodder dans l'estuaire de la Liffey, à l'aval immédiat d'un gué facile : ainsi naît Dublin, la ville de la mare noire (*Dubh Linn*). Les Irlandais réagissent et un équilibre s'élabore qui durera plus de cent cinquante ans : le gros du pays reste entre les mains des Gaëls, mais les Scandinaves conservent cinq petits royaumes maritimes, constitués autour des estuaires de la Liffey, de la Lee, du Shannon, de la Suir et de la Slaney. Avec un sens aigu des sites, ils y fondent et y développent les villes portuaires de Dublin, Cork, Limerick, Waterford et Wexford. Le royaume de Dublin a été le plus vaste et le plus stable : il a englobé les ports de Wicklow et d'Arklow ainsi qu'un petit district rural, situé au nord de la capitale, le Fingall (*Fine Gall* : la tribu des étrangers)¹⁰. L'influence noroise paraît s'être limitée à ces actifs comptoirs et à leurs abords immédiats ; le nom de Donegal (*Dun nan Gall* : le fort des étrangers) ne perpétue vraisemblablement que le souvenir d'une pérépétie éphémère. Il ne fait pas de doute que l'apport de sang neuf à la population insulaire a été faible. Les Scandinaves ont surtout donné à l'Irlande ce dont elle était jusqu'alors étrangement dépourvue : des villes.

Les Gaëls ont d'ailleurs fait preuve à l'égard des nouveaux venus d'une grande capacité d'absorption. Les Scandinaves ont eu tôt fait d'adopter la religion chrétienne et les mariages mixtes sont devenus fréquents. Les jeunes royaumes maritimes n'ont guère tardé à entrer dans le jeu subtil des alliances et des conflits traditionnels. Le danger scandinave disparaissait progressivement et l'Irlande retournait à ses luttes claniques. Dans le même temps, les rois du Wessex, bientôt relayés par les dynastes normano-angevins, transformaient l'Angleterre en un royaume unifié, policé et puissant. Une nouvelle invasion menaçait, dont les effets devaient être autrement durables et profonds.

II. LA COLONISATION BRITANNIQUE : PRINCIPALES PHASES

a) *Vers une doctrine de l'anglicisation (12^e-16^e siècles)*

Il ne semble pas que l'anglicisation de l'Irlande ait été recherchée dès le début de la conquête anglo-normande. L'objectif eût d'ailleurs été bien anachronique à une époque où l'idée nationale n'émergeait pas encore, où une aristocratie de langue française contrôlait l'Angleterre et où un monarque angevin régnait sur un empire étendu de la Garonne aux monts Cheviot. Plus que d'une volonté délibérée de colonisation, la vague de peuplement anglo-normand des 12^e et 13^e siècles résulta du souci de chaque baron d'assurer la défense et la prospérité de son fief. Ainsi s'explique l'accent mis sur la création de villes, généralement constituées autour du château et du marché, et associant

fonction militaire et fonction commerciale. Aux ports de création scandinave viennent s'ajouter de nombreux *boroughs*, situés sur les côtes (Coleraine, Carrickfergus, Dundalk et Drogheda dues, l'une et l'autre, à Bertram de Verdon, Wicklow, New Ross, Dungarvan, Youghal, Tralee, Dingle, Galway, Sligo, etc.) ou établis pour contrôler ponts et passages à l'intérieur du pays (Athlone, Kilkenny, Roscrea, Kildare, etc.). Toutes ces fondations nouvelles reçoivent des chartes communales calquées sur la coutume de Breteuil¹¹. L'appât du privilège de bourgeoisie suffit à attirer de nombreux Anglais en Irlande : à telle enseigne même que le pouvoir que détient tout baron de fonder des villes finit par être utilisé comme un artifice propre à faire accourir les colons. Beaucoup de pseudo-*boroughs* voient le jour, qui n'ont jamais été autre chose que de simples villages, peuplés de paysans ; mais partout où des listes de 'bourgeois' ont été conservées, on y découvre une grande majorité de patronymes anglais¹².

A ces bourgeois sans beffrois, se sont ajoutés des colons-soldats, dont la rente était payable en prestations militaires, et d'authentiques fermiers à bail, tels ceux recrutés par William Marshal pour ses domaines du Leinster. Tous ont dû se couler dans le cadre rigide du système manorial anglo-normand, fondé sur l'habitat en villages à l'ombre des châteaux, et la culture de champs ouverts et allongés, répartis en trois soles. Partout, ces 'libres' ont coexisté avec des *betaghs*, descendants de la classe servile des temps celtiques, mais sans se mélanger avec eux. Les *betaghs* paraissent avoir été maintenus en marge de l'économie manoriale et avoir continué à exploiter des secteurs distincts du domaine seigneurial, où ils vivaient en petits groupes familiaux¹³. Dès l'origine donc, le principe du cantonnement des indigènes et de la ségrégation ethnique semble avoir prévalu.

Le nombre total des immigrants n'a certainement jamais été très élevé. Au plus fort du mouvement et dans les régions les plus solidement tenues par les Anglo-Normands, la masse de la population n'a pas cessé d'être formée par les indigènes¹⁴. Le danger de submersion ne fit que s'aggraver par la suite, et surtout au 14^e siècle. La Grande Peste décima durement la population des villes. Plus encore, déçus par la pauvreté du pays, accablés d'impôts, éprouvés par l'insécurité et les guerres seigneuriales, bien des colons reprirent le chemin de l'Angleterre¹⁵. Ces événements furent ressentis avec d'autant plus d'acuité que la conscience nationale anglaise commençait à s'affirmer et que le désir se faisait jour d'angliciser l'Irlande. Plusieurs souverains anglais avaient même cru pouvoir pratiquer une politique d'assimilation vis-à-vis des indigènes. Ainsi Edouard I^{er}, puis Edouard III voulurent-ils étendre aux *betaghs* le bénéfice de la loi anglaise, primitivement appliquée aux seuls colons. En fait, si assimilation il y avait, c'était celle des Anglais par les Irlandais, du moins dans les campagnes. Isolés parmi les

indigènes, les colons finissaient, après plusieurs générations, par épouser des femmes du pays, par parler gaélique, par s'habiller à l'irlandaise et par porter les cheveux rasés sur le devant et longs derrière. Les plus grands seigneurs anglo-normands eux-mêmes n'échappaient pas à la contamination¹⁶.

Le risque d'absorption était réel et d'autant plus grave que, sur le plan militaire, le 14^e siècle marqua le début de la reconquête irlandaise. C'est dans cette atmosphère que doivent être comprises les mesures de ségrégation ethnique absolue connues sous le nom de Statuts de Kilkenny. Il s'agit en fait d'une politique défensive destinée à endiguer la crue gaélique. Le parlement réuni à Kilkenny en 1366 prétendait donc interdire le mariage mixte, l'usage par les Anglais et les Irlandais vivant parmi eux de la langue, des noms, des costumes et des lois indigènes ; les chevaliers ne devaient plus chevaucher à cru, selon la manière locale ; sous peine d'excommunication, les clercs irlandais étaient exclus des chapitres cathédraux, des bénéfices ecclésiastiques et même des couvents dans les régions contrôlées par les Anglais¹⁷. Des mesures aussi draconiennes étaient difficiles à appliquer par une autorité de plus en plus affaiblie. Aussi injonctions et admonestations se multiplièrent-elles au cours des années, contre les 'Anglais dégénérés' qui se laissaient aller à vivre comme les indigènes. En 1465 encore, alors que le pouvoir royal n'était plus exercé que dans les limites exiguës du *Pale*, Edouard IV signa une loi qui exigeait de tous les Irlandais des comtés de Dublin, Kildare et Meath qu'ils se choisissent un nom anglais... Sans doute constituaient-ils encore, aux abords mêmes de la capitale, une grave menace de contamination.

Lorsque les Tudors donnent le signal de la reprise de la conquête, au 16^e siècle, c'est avec la conviction que l'Irlande ne pourra être efficacement et durablement contrôlée que si elle peut être convenablement anglicisée. Le but est maintenant clairement perçu. Diverses méthodes sont cependant possibles pour l'atteindre : pendant près de deux siècles, elles seront toutes définies, mais jamais intégralement appliquées. Le procédé le plus radical pour neutraliser l'Irlande eût consisté à la vider de sa population. C'est ce que préconisait Sir William Petty¹⁸ en 1687, à la veille de la conquête williamite. L'Irlande, estimait-il, pourrait être transformée en une gigantesque ferme d'élevage, susceptible de nourrir six millions de bêtes à cornes ; pour prendre soin de ce troupeau, une population de trois cent mille personnes suffirait largement. Il ne resterait qu'à transférer en Grande-Bretagne, où il fournirait de la main-d'œuvre, l'excédent ainsi dégagé.

Cette vue des choses est l'expression d'un populationnisme conçu au seul bénéfice de l'Angleterre, dont Petty escomptait qu'elle tirerait d'un surplus d'hommes un regain d'activité économique. Le parlement de Londres ne l'entendit pas de cette oreille et refusa de sacrifier

l'élevage anglais, dont il renforça au contraire la protection par la série des *Cattle Acts*. D'ailleurs, l'émigration vers l'Angleterre, libre en principe depuis 1608 pour tous les sujets de Sa Majesté, était en fait fortement empêchée par la rigueur des *Settlement Laws*¹⁹. Il s'agissait de règlements très sévères limitant les possibilités d'installation des immigrants dans les paroisses, et dictés par le souci de réduire au maximum le nombre de personnes susceptibles de bénéficier de la Loi des Pauvres. Un flux non négligeable d'Irlandais se dirigeait bien chaque année vers les ports anglais, mais il était surtout composé de travailleurs saisonniers. Beaucoup d'entre eux cherchaient à s'attarder et motivaient ainsi la promulgation périodique d'ordonnances visant à l'expulsion hors du royaume des mendiants et vagabonds irlandais (par exemple en 1413 ou 1629)²⁰.

Restait la possibilité d'évacuer les Gaëls vers d'autres lieux. La philosophie mercantiliste ne préparait guère les responsables à ce genre de solution où l'on voyait surtout un risque d'appauvrissement. D'ailleurs, les propriétaires fonciers, soucieux de recruter la main-d'œuvre nécessaire au travail de leurs terres, n'eussent pas manqué d'y faire obstacle. Aussi l'émigration lointaine conserve-t-elle, jusque vers 1750, un caractère isolé. De véritables vagues d'émigration n'apparaissent qu'à l'occasion d'événements particuliers et gardent, quelle que soit leur ampleur, un aspect exceptionnel. Ainsi, à chaque fois qu'une révolte irlandaise est écrasée, voit-on officiers et soldats fuir à l'étranger. La conquête cromwellienne détermine une semblable fuite : entre 1651 et 1654, quelque trente quatre mille soldats vont, avec l'accord des autorités, offrir leurs services aux rois catholiques d'Espagne et de Pologne et au prince de Condé²¹. De même, la victoire de Guillaume d'Orange sur les armées jacobites à Limerick, en 1690, déclenche-t-elle la célèbre fuite des 'Oies Sauvages' (*Wild Geese*). Quoiqu'il ait porté sur plusieurs dizaines de milliers d'hommes, cet exil volontaire des vaincus fut plus lourd encore de conséquences par son aspect sélectif : avec lui, c'est la majorité de ce que le pays comptait encore de noblesse nationale qui disparut. Désormais, face à l'occupant britannique, le peuple irlandais se présentera dépourvu de tout encadrement, à la seule exception d'un clergé catholique d'ailleurs durement traqué.

En dehors de ces pulsations brutales, les quelques années de la conquête cromwellienne sont les seules où l'on assiste à une véritable déportation organisée des Irlandais. Encore s'agit-il, pour un gouvernement de plus en plus attentif à l'essor du grand commerce colonial, de favoriser le développement des îles à sucre anglaises d'Amérique. Cromwell accepte que l'on expédie aux Barbades des veuves, des filles, des orphelins et des pauvres. Il autorise les marchands de Bristol à envoyer des agents recruteurs en Irlande. Prisonniers de guerre ou de droit commun, pauvres et vagabonds — nombreux en ces temps d'ex-

appropriation frénétique — se retrouvent pêle-mêle dans les cales des navires en partance pour la Jamaïque. Les abus se multiplient : on dénonce çà et là les chasses à l'homme et tous les ordres de réquisition doivent être suspendus dès la fin de 1655²². Au total, une dizaine de milliers de personnes, des femmes et des enfants surtout, auront été touchées par un mouvement dont il n'existe pas d'autre exemple digne de mention.

Faute de pouvoir éliminer les Irlandais, certains ont proposé de faire subir à leur pays une véritable perfusion. C'est encore dans l'esprit fertile de Sir William Petty qu'a pris forme une proposition visant à l'anglicisation scientifique de la malheureuse île. Le célèbre chirurgien aux armées de Cromwell raisonnait ainsi : 'Il n'y a [sur 800 000 papistes irlandais] pas plus de 20 000 femmes célibataires ayant l'âge du mariage ; leur nombre ne s'accroît guère de plus de 2 000 unités par an. Si donc, la moitié des dites femmes une première année, et l'autre moitié l'année suivante, étaient transportées en Angleterre et réparties à raison d'une par paroisse, et si un nombre égal d'Anglaises étaient amenées ici et mariées aux Irlandais... , toute la tâche de transmutation naturelle et d'union serait accomplie en l'espace de quatre à cinq ans. Le coût de l'échange n'excéderait pas 20 000 livres par an...' ²³

La 'transmutation' ainsi suggérée ne fut jamais tentée. Les gouvernements anglais lui préférèrent les solutions plus économiques préconisées par les pré-malthusiens. L'idée était en effet fort répandue que l'Angleterre était surpeuplée : le grand nombre des pauvres créés par une mutation agraire précoce suffisait à l'étayer. Dès lors, un remède simple existait, que le chancelier Bacon exposait ainsi à Jacques I^{er} : 'La divine Providence offre à propos à Votre Majesté un préservatif contre ces calamités en Lui donnant l'occasion de coloniser l'Irlande... , ce qui déchargera d'autant l'Angleterre et l'Ecosse et détournera beaucoup d'éléments de trouble et de sédition ²⁴.'

Telle était aussi, à la même époque, l'opinion de W. Raleigh, colonisateur du Munster et de la Virginie. La couronne trouvait son avantage à ce mouvement de colonisation, car, outre l'éloignement d'indésirables et le renforcement de l'empire, il procurait, grâce à la vente des terres alloties, d'appréciables rentrées de fonds. Aussi est-ce la méthode d'anglicisation que choisirent, de Marie Tudor à Ann Stuart, tous les gouvernements anglais. De vastes superficies étaient confisquées à leurs propriétaires antérieurs, divisées en domaines loués ou vendus à des 'entrepreneurs de colonisation', à charge pour ceux-ci d'y installer des colons britanniques. Les nouvelles colonies constituaient autant de foyers d'expansion de la langue et de la culture anglaises. Autour, les indigènes devaient être tenus à distance respectueuse, mais regroupés en villages, scolarisés, convaincus de se vêtir à l'anglaise, etc. Greffe ethnique et rayonnement par contiguïté devaient être les fondements

de l'anglicisation : c'est ce que l'Histoire désigne sous l'expression de 'politique des *plantations*'.

b) *Les 'plantations' (16^e et 17^e siècles)*

Inaugurée par Marie Tudor dans les deux comtés d'Offaly et de Laoighis, reprise par Elizabeth dans la région de Cork, la politique des *plantations* fut d'abord appliquée en Irlande centrale et méridionale. Ces deux tentatives se soldèrent par des échecs cuisants. Les territoires à 'planter' furent découpés en domaines bien trop vastes et les opérations insuffisamment surveillées : les *undertakers* se soucièrent plus de faire de l'argent en toute hâte (par la vente du bois surtout) que de financer l'installation de colons britanniques.

Les leçons de ces expériences malheureuses furent retenues lorsque Jacques I^{er} entreprit en 1610 la *plantation* de l'Ulster. Il s'agissait d'ouvrir à la colonisation les immenses territoires de l'Ulster intérieur dévolus à la couronne lors de la défaite, puis de la fuite des chefs nord-irlandais en septembre 1607. La province d'Ulster était alors dans une situation passablement contrastée. Toute sa partie intérieure, garantie par le Lough Neagh et la zone des drumlins contre toute pénétration britannique, avait fini par devenir le bastion par excellence de la résistance celtique. L'entreprise de *plantation* promettait donc d'y être particulièrement délicate. En revanche, elle bénéficiait d'une base arrière toute préparée car, en raison de la proximité, les régions orientales de la province avaient été, depuis des siècles, l'objet d'une continue infiltration écossaise. Sans même remonter aux temps héroïques du royaume de Dal Riada, il suffit d'évoquer ici le mariage par lequel, en 1399, le clan écossais des MacDowells avait pris pied sur les côtes d'Antrim : c'est alors que les neuf vallées débouchant sur le chenal du nord — les *Glens of Antrim* — furent colonisées par les Highlanders catholiques. A la même époque, les chefs irlandais, pour soutenir la lutte contre les Anglo-Normands, recrutaient des mercenaires dans les Hébrides et dans les péninsules d'Argyll. Pendant trois siècles, ces 'Gallo-glasses' afflueront en Irlande et s'y fixeront, principalement de part et d'autre du Belfast Lough, où les MacCables, MacSheehys et MacRorys sont encore nombreux. Enfin, au 16^e siècle, les mêmes régions jouaient spontanément le rôle de refuge pour les *Covenanters* des Lowlands²⁵. Il y avait donc là un peuplement écossais abondant, où les presbytériens anglophones prenaient progressivement le pas sur les catholiques de langue gaélique. C'est pourquoi les deux comtés d'Antrim et de Down ne furent pas inclus dans la *plantation*. On se contenta d'y encourager le processus de peuplement spontané en y dotant les serviteurs de la couronne de vastes domaines : ainsi Sir Arthur Chichester au nord du Lough où il fonda Belfast en 1613, Sir

Hugh Montgomery et Sir James Hamilton au sud du Lough où, respectivement, Newtownards et Bangor leur doivent l'existence.

La zone d'application de la *plantation* proprement dite s'étendait aux six comtés d'Armagh, de Cavan, de Donegal, de Fermanagh, de Londonderry et de Tyrone (fig. I-3). Le neuvième comté ulstérien, celui de Monaghan, fut surtout, pour un temps du moins, réparti entre des aristocrates indigènes ayant fait preuve de loyauté²⁶. Dans tout cet ensemble, un véritable plan d'aménagement régional fut imaginé par l'Etat et réalisé par des particuliers sous le contrôle de l'autorité publique et, notamment, de Sir Arthur Chichester, *lord-deputy* pour l'Irlande dans la période de mise en route de la *plantation*. Le territoire fut soigneusement arpenté et divisé en domaines ou *proportions* de petite étendue (400, 600 et 800 hectares), de manière à décourager la spéculation et à adapter les surfaces distribuées aux possibilités réelles d'aménagement des acquéreurs. Ces lots furent ensuite affermés à des entrepreneurs de colonisation (*undertakers*). Selon la qualité des bénéficiaires, on prévoyait des types variés de peuplement : les *undertakers* ordinaires anglais et écossais avaient obligation de n'installer sur leurs terres que des colons britanniques, auxquels ils devaient accorder des fermes à bail ; les *servitors* ou soldats ainsi récompensés des services rendus, pouvaient accepter des tenanciers indigènes, mais ils auraient à verser une rente foncière d'autant plus lourde que la proportion de ceux-ci serait plus élevée ; l'Eglise établie et les allocataires irlandais enfin avaient tout loisir de recruter des fermiers indigènes. Les différents types de bénéficiaires étaient regroupés spatialement en petites régions (*precincts*) afin de réaliser des îlots de peuplement britannique homogène dont les indigènes seraient totalement exclus, et qui constitueraient autant de foyers d'irradiation de l'anglicisation. Enfin, par une dérogation exceptionnelle, la *plantation* du comté de Londonderry était confiée aux douze corporations londoniennes (épiciers, poissonniers, saulniers, marchands de vins, etc.) qui bénéficiaient de douze *proportions* géantes. L'action des Londoniens est rappelée par le nom même de Londonderry, symbole et bastion occidental de la *plantation*²⁷.

Pour étayer l'entreprise, un réseau très solide de villes nouvelles avait été prévu (fig. I-3). La plupart d'entre elles prenaient appui sur d'anciennes forteresses des clans gaéliques, mais il était entendu qu'outre la fonction de défense, elles assureraient l'animation commerciale et administrative des régions environnantes. Pour permettre l'édification de ces centres, des terrains avaient été réservés par l'Etat et soustraits à la division en *proportions*. L'Etat, cependant, n'assumait pas lui-même la réalisation des projets : celle-ci était à la charge des *undertakers* voisins, ceux-là mêmes qui pouvaient attendre de l'apparition d'un marché urbain les plus grands bénéfices pour leurs domaines.

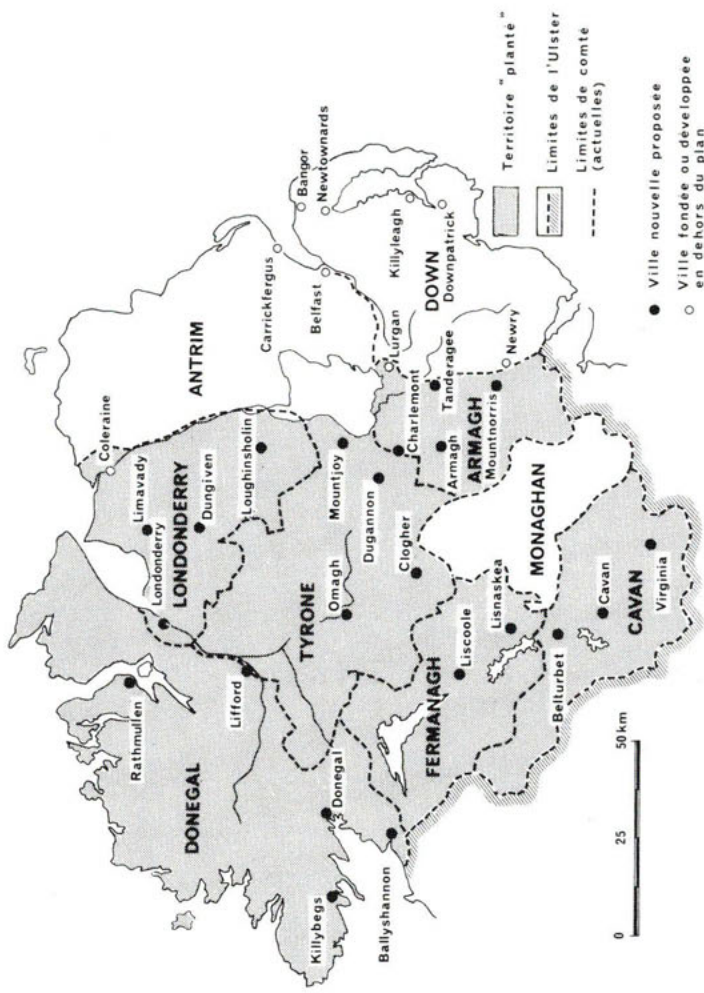


Fig. 1-3. La 'plantation' de l'Ulster: plan régional établi en 1609 (d'après G. Camblin [566])

La nouvelle armature de villes devait reposer d'ailleurs sur un réseau de villages : en principe, chaque *proportion* devait constituer une paroisse et dans chaque paroisse, les maisons des colons devaient être groupées, afin de garantir la protection culturelle, la défense militaire et l'efficacité économique. Force est bien de constater pourtant que, si la construction des villes fut menée à bien, le nombre de villages édifiés resta très en deçà des prévisions.

Il est certain que le plan élaboré à Londres ne fut pas exécuté avec une parfaite fidélité ; mais la conception d'ensemble de la *plantation* était si solide que l'opération se solda par un succès. Lorsque les Gaëls se soulevèrent en 1641, ils purent bien massacrer des milliers de colons²⁸, ils ne réussirent pas pour autant à faire échouer l'entreprise. Aussi la *plantation* de l'Ulster est-elle demeurée le modèle par excellence d'une colonisation britannique réussie. Cromwell voulut s'en inspirer lorsque, nouveau maître de l'Irlande après les luttes civiles de 1641-1652, il fit adopter par le Parlement un nouveau plan de colonisation de l'Irlande, l'*Act of Settlement* (août 1652). Le but annoncé était d'exproprier tous les propriétaires qui avaient pris fait et cause pour le roi et d'en profiter pour relancer la colonisation par des Britanniques de toutes les terres ainsi acquises à l'Etat. En fait, cette nouvelle croisade était, dans son principe même, entachée d'impureté : pour mener la guerre, le Lord Protecteur avait dû faire maints appels à des bailleurs de fonds, les *adventurers*, qui n'avaient avancé leur argent que sur la promesse de cession de terres en Irlande. Malgré cela, bien des soldats n'avaient pu être régulièrement payés en espèces, et l'on s'était engagé à les rémunérer également en biens-fonds²⁹. Aussi l'Irlande était-elle comme hypothéquée avant même d'être totalement soumise : on s'orientait de toute évidence vers une opération commerciale, une mise en coupe réglée de l'île, difficilement compatible avec le minimum de désintéressement qu'eût exigé l'installation massive de colons.

Cette ambiguïté fondamentale contraste fortement avec l'ampleur de l'objectif recherché. Il ne s'agissait de rien moins que de refondre entièrement la géographie humaine du pays³⁰. Tandis que Sir W. Petty était chargé de lever un cadastre complet (dit *Down Survey*), l'*Act* de 1652 prévoyait la division du territoire sur la base de la ségrégation ethnique. Tous les propriétaires spoliés étaient expulsés au-delà du Shannon, dans le Connacht et le comté de Clare, où ils auraient la faculté de recourir à des fermiers indigènes. A l'autre extrémité de l'île, à l'est de la Barrow et du Bog of Allen, était créé un autre réduit, purement britannique celui-là : *adventurers*, soldats et possesseurs confirmés de la terre étaient invités à refouler tous les Irlandais à l'ouest du Shannon pour ne conserver que des fermiers britanniques. Entre ces deux bastions, une large bande médiane était

vouée à un régime mixte : les propriétaires pourraient y amodier la terre à des indigènes, mais à condition de s'engager à les faire parler anglais et à leur faire abandonner leurs noms gaéliques dans un délai limité ; en outre, les enfants irlandais seraient confiés à des instituteurs protestants anglais. On misait donc sur l'anglicisation rapide de ces territoires, en continuité avec l'Ulster déjà 'planté'. À terme, on entrevoyait l'émergence d'une Irlande totalement anglicisée, à l'exception d'une île comprise entre le Shannon et l'océan, où les indigènes seraient cantonnés. Le temps, sans doute, permettrait un jour la résorption de cet ultime vestige de l'ordre gaélique.

Le transfert foncier fut effectivement énorme : on estime que royalistes et catholiques, qui possédaient les trois cinquièmes des terres irlandaises en 1641, n'en gardaient plus que le cinquième en 1665 après que Charles II restauré les eût cependant partiellement dédommagés³¹. Le bouleversement ethnique fut, lui, beaucoup moins radical que prévu. Les autorités eurent beau faire appel à tous les protestants britanniques susceptibles de venir s'installer en Irlande — y compris les puritains de Nouvelle-Angleterre. Trop incertains du lendemain, les nouveaux propriétaires ne déployèrent qu'un zèle colonisateur modéré et se montrèrent surtout soucieux de tirer au plus vite le profit maximum de leurs domaines. L'antagonisme classique entre peuplement et exploitation se manifestait une fois de plus. Au total, les villes paraissent avoir le plus bénéficié d'arrivées nombreuses. Beaucoup d'entre elles s'étaient rendues coupables de sympathies royalistes. Aussi leurs notables irlandais et surtout 'vieux-anglais' furent-ils déchus de leurs droits, dépossédés et, dans beaucoup de cas, expulsés. Des cromwelliens fidèles les remplacèrent. Kilkenny, Waterford ou Galway furent ainsi soumises à la purge et prises en main par des municipalités protestantes³². Plus que jamais, les villes apparaissaient comme les points forts de la *plantation*.

Le *Settlement* cromwellien fut la tentative de *plantation* la plus ambitieuse. Ce devait être la dernière. Au-delà, les péripéties politiques et militaires de l'histoire irlandaise se soldèrent surtout par des transferts de propriété : ainsi la victoire de Guillaume d'Orange sur Jacques II déclencha-t-elle la 'confiscation williamite', qui acheva de laminer la propriété catholique en Irlande (environ un quinzième du total vers 1700)³³. La colonisation proprement dite fut réduite et surtout de caractère individuel. Les deux seules vagues dignes de mention furent d'origine continentale : les huguenots et les Palatins. Il y avait dans l'armée de Guillaume d'Orange nombre de protestants français, à commencer par son général en chef, le duc de Schomberg. Devenu roi d'Irlande en même temps que d'Angleterre, Guillaume ouvrit largement l'Irlande aux huguenots, après la révocation de l'édit de Nantes.

Une dizaine de milliers s'y établirent, et se fixèrent surtout dans les villes de l'Est : l'un d'entre eux, Louis Crommelin, introduisit même en Irlande du Nord, à Lisburn, l'industrie du lin³⁴. Les protestants du Palatinat, fuyant leur pays ravagé par la guerre de succession d'Espagne, furent appelés en Irlande par la reine Ann Stuart. Trois mille purent être installés dans la région de Limerick où ils formèrent des communautés agricoles très fermées qui surent préserver leur originalité pendant un siècle et demi³⁵.

c) *L'effet cristallisateur des Lois Pénales*

Dans le façonnement ethnique de l'Irlande, la phase post-cromwellienne compte moins par les apports de colons que par la coupure radicale que devait provoquer entre les communautés l'introduction des Lois Pénales. Ce sont les propriétaires anglicans qui imposèrent à Guillaume d'Orange, spontanément porté à la souplesse, un arsenal législatif dirigé contre les éléments de la population du pays qui ne pouvaient se réclamer de l'Eglise établie. Bien des mesures visaient les non-conformistes, à commencer par les presbytériens du Nord, mais les plus graves d'entre elles, connues sous le nom de Lois Pénales, s'appliquaient à la majorité catholique. Le but recherché n'était d'ailleurs pas l'extirpation de la religion catholique en tant que telle : on s'efforça seulement de la contrôler en exigeant l'enregistrement de tous les prêtres, d'affaiblir ses structures hiérarchiques en expulsant tous ses prélats, et de distendre ses liens avec Rome en proscrivant les ordres réguliers. Ce que voulaient les vainqueurs de la Boyne, c'était anéantir à tout jamais le pouvoir politique de l'élite catholique afin de se prémunir contre tout risque d'insurrection jacobite et de s'assurer ainsi la jouissance paisible des biens acquis au long des luttes civiles du 17^e siècle. Aussi les catholiques furent-ils exclus du Parlement, de la magistrature, des municipalités, de l'administration et de la police. Pour empêcher le renouvellement de l'élite catholique, il était interdit aux jeunes papistes d'aller étudier à l'étranger, ce qui ne leur laissait d'autre possibilité que la fréquentation des écoles contrôlées par l'Eglise établie. Surtout, l'on cherchait à éliminer totalement ce qui restait aux catholiques de puissance foncière car là se trouvait la source du pouvoir politique. Le droit d'acquérir des terres nouvelles, par achat, héritage ou don, était dénié aux familles catholiques, ainsi que la possibilité de louer à bail de plus de trente et un ans ; quant aux domaines qu'elles possédaient déjà, leur amenuisement était organisé grâce à l'interdiction de l'héritage par droit d'aînesse — privilège de l'aristocratie protestante — et à l'obligation de procéder à des partages entre les héritiers, sauf conversion de l'un d'entre eux³⁶.

Elaborées entre 1692 et 1705, ces Lois Pénales sont d'une impor-

tance fondamentale pour la compréhension de la physionomie ethnique et culturelle de l'Irlande actuelle. Jusqu'à la fin du 17^e siècle, la possibilité d'une nouvelle fusion des divers éléments de la population irlandaise n'était pas totalement impensable. Aucune ségrégation légale n'avait été instaurée et les oppositions religieuses ne coïncidaient pas avec les clivages sociaux. La politique des *plantations* n'avait-elle pas été inaugurée par Marie Tudor, épouse du très Catholique Philippe II ? Et les aristocrates indigènes ne se mêlaient-ils pas, dans les armées jacobites, à la *gentry* des 'Vieux-Anglais' et aux marchands des villes ? Avec la confiscation williamite et les Lois Pénales, la césure s'accuse brutalement et irrémédiablement au sein de la société irlandaise, tandis que le critère religieux remplace le critère linguistique jadis retenu par les Statuts de Kilkenny comme signe distinctif de l'infériorité. D'un côté, l'*ascendancy* protestante, une minorité de propriétaires terriens et de marchands, détient seule le pouvoir, de fait et de droit. En face d'elle, la masse catholique de la population est réduite à une condition quasi servile, contrainte à une pratique religieuse quasi clandestine, et surtout, privée de ses chefs traditionnels : l'absence de ces interlocuteurs possibles ne cessera d'aggraver l'incompréhension et la division entre les deux communautés, en même temps qu'elle fera des prêtres catholiques les seuls *leaders* de la nation opprimée. Entre ces deux antagonistes, les colons anglais et écossais étaient bien mal placés pour constituer un facteur d'unité et d'équilibre. Même lorsque leur non-conformisme, comme dans le Nord-Est, leur valait de sérieuses tracasseries, ils ne pouvaient oublier qu'ils n'étaient en Irlande que par droit de conquête, et une solidarité de fait les liait à l'*ascendancy*. Sur tout, et plus encore que l'aristocratie terrienne, ils vouaient aux papistes un mépris teinté de crainte qui les rejetait inexorablement dans le camp des dominateurs. L'esprit d'intolérance et la peur étaient décidément plus forts qu'une certaine communauté d'intérêts économiques : les Lois Pénales avaient irrémédiablement cristallisé une division dont le principe religieux ne devait cesser de s'accroître.

III. LA COLONISATION BRITANNIQUE: BILAN ET CONTRECOUPS

a) *Un échec relatif : l'apport global*

Il est irritant de ne pouvoir répondre que par des approximations à la question : combien de Britanniques sont-ils venus s'installer en Irlande à la faveur de la politique des *plantations* ? Historiens et chroniqueurs ne sont guère prolixes de détails sur ce point essentiel. Par Th. Phil-

lips³⁷, nous savons qu'il n'y avait pas plus de 6 000 Britanniques dans les six comtés de la *plantation* d'Ulster, une quinzaine d'années après le lancement du mouvement. Il est vrai que Phillips ne compte pas ici les deux comtés d'Antrim et de Down qui, bien que non officiellement 'plantés', ont reçu le plus grand nombre de colons. Il est possible aussi que le chiffre avancé soit volontairement sous-estimé, puisqu'il s'agit pour Phillips, dans un rapport adressé à Charles I^{er}, de convaincre le roi de l'absolue nécessité d'une colonisation massive. Cité par J.G. Leyburn³⁸, l'historien S.R. Gardiner estimait, lui, que les Ecossais étaient 40 000 dans tout l'Ulster après trente années de *plantation* ; mais cette opinion a l'inconvénient d'être doublement partielle, puisqu'elle ne concerne qu'une province et puisqu'elle ignore l'élément anglais. Aussi les chiffres globaux les plus sûrs dont nous disposons sont-ils ceux donnés par Sir W. Petty pour 1672³⁹, après le *Settlement* cromwellien, et pour l'île entière :

Catholiques romains	800 000
Episcopaliens	100 000
Non-conformistes	200 000
Population irlandaise totale	<u>1 100 000</u>

Signe des temps, la distribution de la population est fournie non selon les origines ethniques, mais selon les religions : on ne commettra cependant aucune erreur majeure en estimant que l'Irlande d'alors comportait 300 000 habitants d'origine britannique, pour 800 000 indigènes. Ce même rapport de trois à huit est mentionné à nouveau en 1732⁴⁰, de telle manière qu'il est légitime de considérer que l'immigration a été faible entre 1672 et 1732, à moins d'admettre pour les protestants une natalité très inférieure à celle des catholiques, hypothèse qui serait bien prématurée. Il y a donc lieu d'accueillir avec circonspection les remarques des auteurs de l'*Abstract* de 1732⁴¹, concernant les 'nombreux protestants [qui] viennent chaque année en Irlande d'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles' ou le 'grand nombre de protestants qui, après la Révolution et sans cesse depuis, sont venus de Grande-Bretagne en Irlande pour s'établir parmi nous'. Sans doute sont-ils moins nombreux que les témoins de l'époque n'en ont l'impression. Tout aussi peu vraisemblable apparaît le passage où L. Paul-Dubois⁴², se référant à l'historien Th. Wyse, affirme que '80 000 familles écossaises s'établirent en Ulster sous Guillaume III et ses successeurs immédiats'. Les deux évaluations dont nous disposons justifient au contraire l'opinion de K. H. Connell qui estime que 'passé le 17^e siècle, l'immigration en Irlande, bien qu'elle fût culturellement et économiquement importante, était numériquement insignifiante'⁴³.

Si l'on se fonde sur la présence de 300 000 protestants en Irlande en 1672, et même en tenant compte des massacres provoqués par la révolte indigène de 1641, on ne peut guère estimer à plus de 250 000 personnes l'apport britannique total à l'Irlande. L'étoffement ultérieur de la colonie a été assuré par l'accroissement naturel.

Ce raisonnement n'est évidemment admissible que si la colonie britannique n'a pas été ou bien affaiblie par absorption au profit de la population indigène ou, au contraire, renforcée par des gains dus à l'anglicisation et au prosélytisme. Ce problème d'une éventuelle osmose est surtout intéressant à l'époque des *plantations* : c'est là en effet que le clivage entre immigrants protestants et indigènes catholiques se durcit ; mais c'est aussi, paradoxalement, l'époque où, interdit par les Statuts de Kilkenny, le mariage mixte est à nouveau autorisé (1610). L'attitude des communautés à l'égard de l'inter-mariage a été variable selon les conditions. Lorsque, par exemple, l'armée cromwellienne des *Round Heads* fut débandée, nombre de soldats puritains s'installèrent en Irlande et certains épousèrent des femmes irlandaises. Le caractère purement masculin de cette immigration, ainsi que la dispersion des nouveaux colons expliquent assez bien leur attitude. Les enfants nés de telles unions furent 'non pas anglo-irlandais mais irlandais' ⁴⁴. Au contraire, l'immigration familiale dirigée vers l'Ulster et le regroupement géographique des nouveaux arrivants ont été des facteurs peu favorables aux mariages mixtes. Et lorsqu'il s'en est produit, 'presque invariablement, le partenaire irlandais a été absorbé par l'élément presbytérien' ⁴⁵, comme en témoignent aujourd'hui encore les quelques O'Neills, MacMahons ou Kennedys de religion réformée.

Au total, les préjugés ethniques et religieux, l'orgueil et la pression du groupe ont fortement limité la possibilité de mariages mixtes, tandis que le prosélytisme simple, malgré les Lois Pénales, a été insignifiant. Il est clair que la ségrégation a été la règle de vie ordinaire et que le rapport numérique entre les communautés n'a pratiquement pas été affecté par les glissements de l'une à l'autre.

b) *Inégale efficacité régionale de l'immigration britannique*

Numériquement limitée, l'immigration britannique a surtout dû son efficacité à sa concentration régionale. Différentes méthodes permettent de mettre en lumière l'inégale répartition régionale de la colonisation. On peut d'abord faire appel à des documents de nature historique. Le plus synthétique que nous ayons trouvé est l'indication selon les comtés et les bourgs-comtés du nombre de protestants pour 100 catholiques que fournit l'*Abstract* de 1732 ⁴⁶ (fig. I-4). Ce comptage a l'avantage d'être donné à une époque où l'on peut considérer l'immigration comme achevée. Sans doute n'est-il pas au-dessus de toute

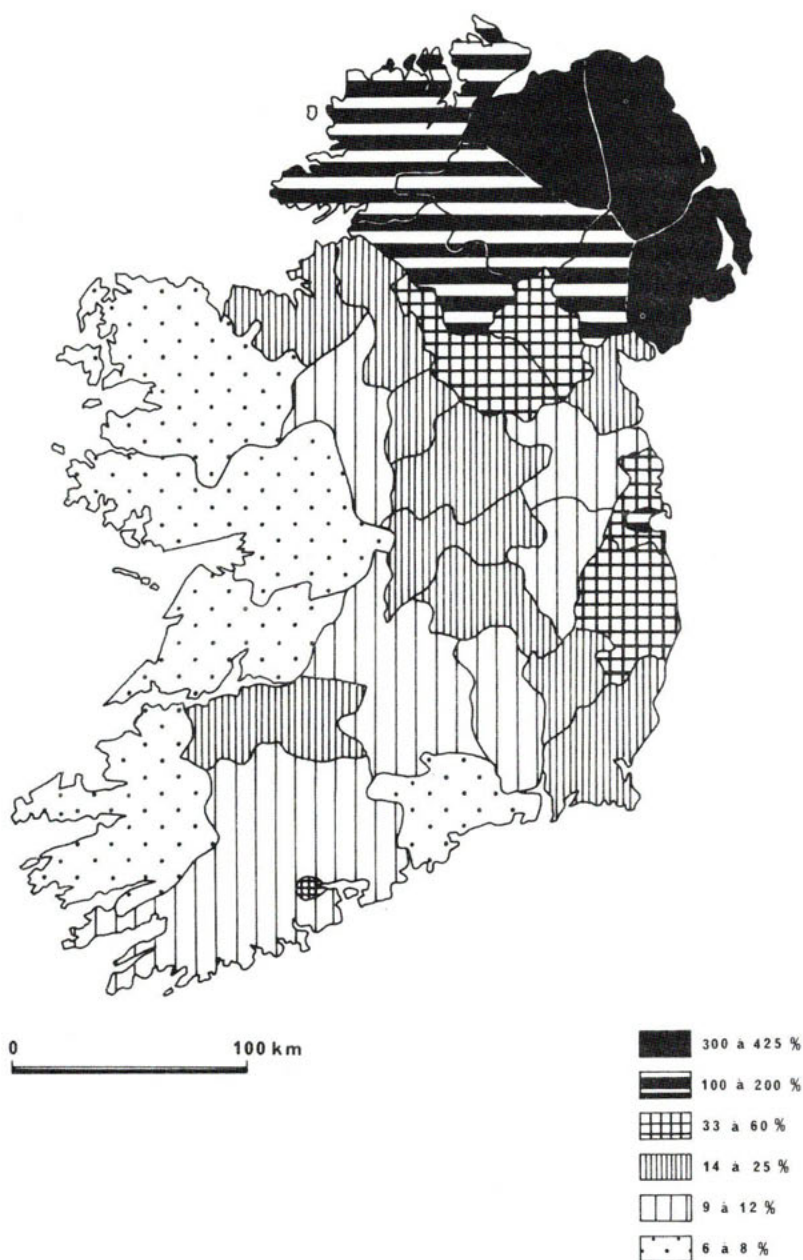


Fig. I-4. Nombre de protestants pour 100 catholiques en 1732-33, selon les comtés irlandais (d'après Abstract .. [212])

critique. Il repose sur les indications fournies par les percepteurs de l'impôt. Aussi ne prend-il pas en compte 2 000 foyers misérables et expressément exemptés ; sans doute aussi faut-il faire la part, dans un pays hostile, de l'appréhension des percepteurs à s'avancer jusqu'aux hameaux les plus isolés. Il est clair que ces imperfections aboutissent à la sous-estimation des familles catholiques, surtout dans les régions les moins accessibles. A titre de contre-épreuve, on peut encore étudier la géographie actuelle de certains patronymes d'origine anglaise (Wilson, Robinson) ou écossaise (Stewart). Des index alphabétiques annuels de naissance, selon le district d'état civil, sont établis tant dans la République qu'en Irlande du Nord ; il est aisé d'en déduire des cartes de distribution régionale des patronymes (fig. 1-5 A, B et C, établies d'après les index de 1964-1965). Là encore, les documents obtenus ne sont pas sans défaut. Les pressions officielles, puis l'anglicisation, ont pu conduire des indigènes à adopter des noms britanniques ; surtout, la répartition actuelle des patronymes résulte certes de l'immigration ancienne, mais aussi de l'émigration et des migrations intérieures récentes.

Ces réserves ne rendent que plus frappante l'identité des conclusions que suggèrent les différents documents. On constate que l'immigration britannique a été efficace dans les villes, dont beaucoup lui doivent d'ailleurs leur existence même. En accueillant les colonies de marchands et de militaires, les personnels de l'administration et des professions libérales, les villes ont formé la trame fondamentale de la présence britannique en Irlande. Souvent même, comme dans l'Ouest et le Sud-Ouest, elles faisaient figure de têtes de pont totalement isolées (Galway). Dans les campagnes, le succès de la colonisation a été, au contraire, extrêmement inégal. Une double dissymétrie s'affirme, entre le Nord et le Sud, et plus encore, entre l'Est et l'Ouest. Les colons sont massivement concentrés en Ulster, et en particulier dans les comtés du Nord-Est. Leur semis devient plus léger vers le Sud où un modeste maximum n'apparaît qu'aux environs de Dublin, grâce au voisinage de la capitale, et grâce au repeuplement sous Cromwell et Charles II des monts Wicklow, qui étaient devenus, aux 14^e et 15^e siècles, 'une formidable citadelle indigène'⁴⁷, tenue par les O'Tooles et les O'Byrnes. L'Ouest est à peu près indemne : l'anomalie du comté de Limerick (fig. 1-4) est due à la ville elle-même et, plus modestement, à l'installation tardive des colonies palatines. Il est nécessaire de tenir compte de l'évolution qui s'est produite de 1732 à 1965 : émigration différentielle et migrations intérieures ont certes renforcé la concentration sur le Nord-Est. Il n'empêche : on peut affirmer que jamais le peuplement britannique n'a été très dense dans les campagnes ; seul l'Ulster a connu une colonisation massive.

Comment expliquer cette singularité ? On doit sans doute évoquer

le soin avec lequel la *plantation* d'Ulster a été préparée, la densité du réseau de villes et de bourgs, la volonté d'éviter les échecs du passé. Force est pourtant de constater que les deux comtés les plus solidement colonisés, Antrim et Down, sont restés en dehors du domaine de la *plantation*. La véritable cause du succès doit donc être cherchée ailleurs : elle paraît être la prééminence des Ecossais parmi les colons. Cette situation elle-même résulte de la proximité géographique qui a beaucoup facilité les mouvements, mais aussi de l'union personnelle entre les deux couronnes d'Ecosse et d'Angleterre réalisée en 1603, lors de l'intronisation à Westminster de Jacques VI Stuart. Dès lors, le Nord-Est irlandais, déjà quasi contigu à l'Ecosse, s'ouvrait officiellement à la colonisation écossaise.

A la vérité, tous les Ecossais n'étaient pas invités à passer en Irlande : Jacques I^{er} avait expressément écarté les *Highlanders*, catholiques et gaélisants, des plans de colonisation de l'Ulster et il entendait peupler l'Irlande de colons de mœurs et de langue britanniques exclusivement. Aussi la plupart des *Ulster Scots* sont-ils venus des régions écossaises de Galloway (Dumfriesshire) et de la Clyde (Ayrshire, Dumbartonshire, Lanarkshire, Renfrewshire). Un moindre contingent est arrivé des Lowlands de l'Est (Lothians) et des Borders (Berwickshire) ; dans les *Highlands*, seuls les environs anglicisés d'Aberdeen et d'Inverness ont fourni une infime minorité de migrants⁴⁸. Il s'agissait donc de *Lowlanders*, et encore provenaient-ils des régions occidentales des *Lowlands*, les plus tardivement soustraites aux raids des clans gaéliques des montagnes septentrionales. Ces Ecossais qui accouraient en Ulster apportaient donc avec eux l'ardeur combative, 'les préjugés et les antipathies ancrés par des siècles de conflits'. Ils les reportèrent tout naturellement contre les Irlandais, réputés comme les *Highlanders* 'batailleurs, pillards, voleurs de bétail et assassins'. Les *Lowlanders* d'Ulster n'avaient donc pas le moindre scrupule à se livrer à d'impitoyables représailles : 'C'était un peuple dur et la loi était dure. C'était une époque de fer⁴⁹.'

L'habitude de la lutte n'était pas le seul avantage des Ecossais sur les Anglais lorsqu'il s'agissait de jouer le rôle de pionniers dans un pays hostile et difficile. Les affinités du milieu physique de l'Ecosse occidentale avec celui de l'Irlande préparaient les *Lowlanders* à travailler dans un environnement dont la rudesse rebuta plus d'un Anglais. L'habitude d'une vie fruste et la dureté des conditions imposées par les *lairds* écossais avaient mis les colons à rude école. La foi messianique des *Lowlanders* presbytériens, leur indépendance intellectuelle, leur esprit de corps exigeant et orgueilleux — vivifié encore par les persécutions dont ils furent l'objet en Irlande comme en Ecosse —, leur donnèrent cette ténacité et cette persévérance qui garantirent le succès de leur émigration⁵⁰.

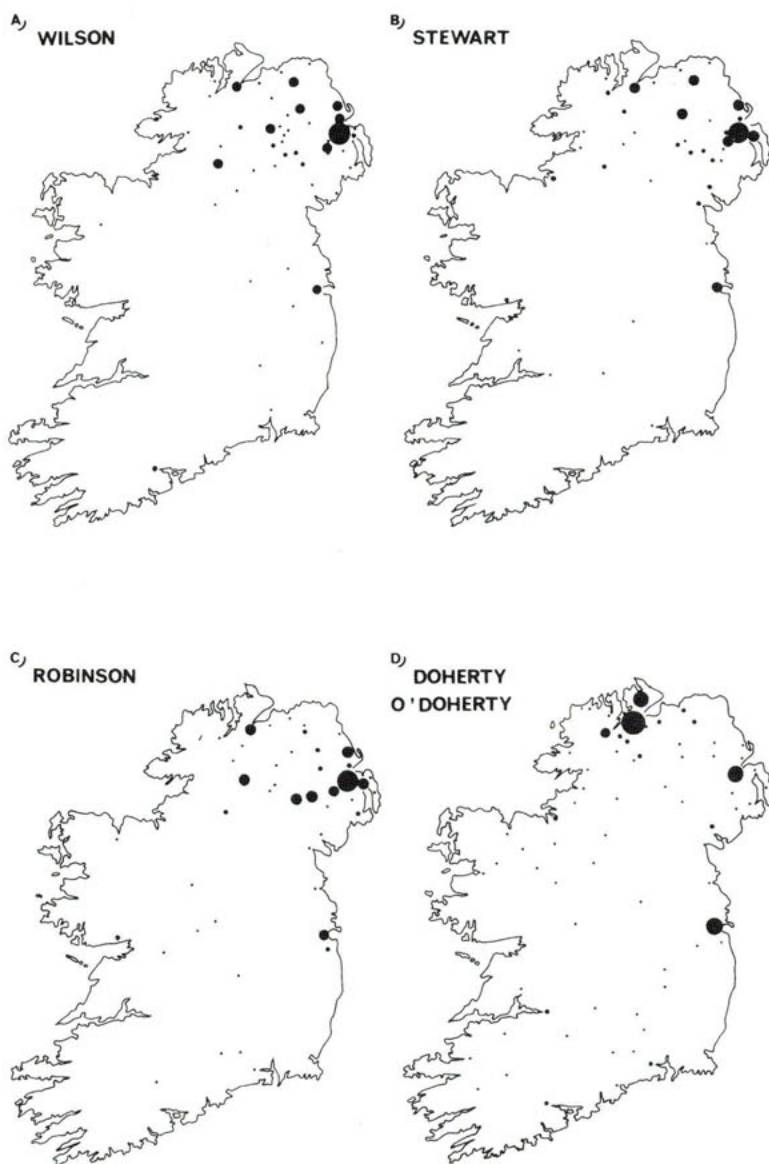
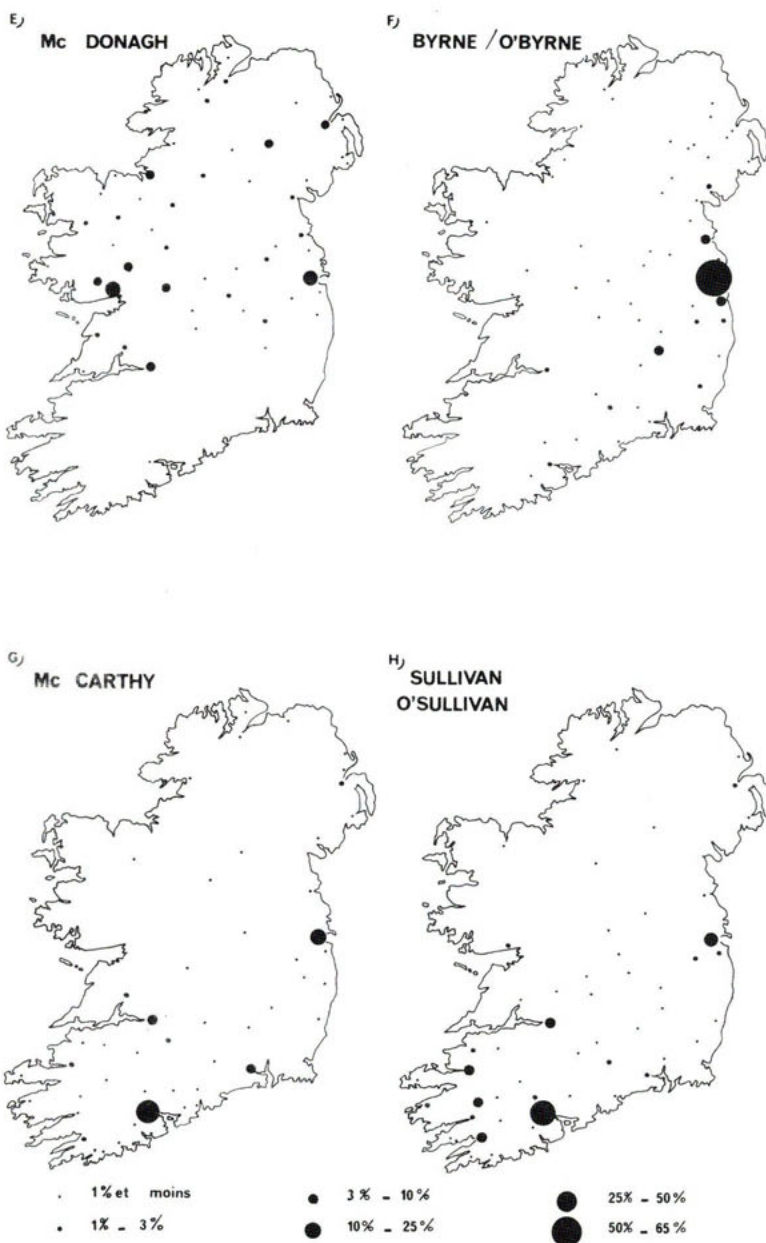


Fig. 1-5. *Répartition de huit patronymes selon les Registrar's Districts (1964-1965)*



N.B. Chaque cercle figure le nombre de personnes portant, dans un Registrar's District, le patronyme cartographié: ce nombre est exprimé en pourcentage du total des personnes portant ce patronyme dans l'ensemble de l'Irlande.

c) *Les contrecoups sur la population indigène*

En bonne logique, l'arrivée de contingents importants de colons britanniques en Irlande et l'accaparement des terres à leur profit auraient dû se traduire par un refoulement généralisé des indigènes vers l'ouest. C'était d'ailleurs là un des buts explicites du *Settlement* cromwellien fondé sur le cantonnement des Gaëls au-delà du Shannon. La tradition populaire irlandaise assigne un rôle essentiel à ces mouvements de refuge vers les terres inhospitalières de l'Ouest atlantique⁵¹ et de nombreux auteurs s'en sont faits l'écho. Ainsi D. Hyde affirme-t-il que, 'dans le Nord-Est de l'Ulster,... la race gaélique fut expulsée et la terre colonisée par des étrangers'⁵² tandis que Y. Goblet généralise témérairement : 'Dans l'Ouest, la forte densité résulte du refoulement des anciennes populations irlandaises, au cours des siècles, sur les terres les plus pauvres et les plus éloignées⁵³.' Le transfert eut-il lieu ? Fut-il aussi général et massif qu'on l'a souvent dit ?

De multiples témoignages et de multiples preuves ne laissent aucun doute quant à la réalité de migrations de refuge, notamment pendant la période des *plantations*. Ainsi rencontre-t-on dans l'île d'Inisbofin, au large de Killary Harbour, des patronymes inconnus sur les côtes adjacentes du Connacht et provenant de l'Ulster central (Cunnane, Cannon, Concannon, etc.)⁵⁴, à plus de 200 kilomètres de là. De la même manière, on a la surprise de lire aux frontons des magasins du petit centre touristique d'Achill Sound (comté de Mayo) des noms insolites en Connacht et, au contraire, très fréquents en Donegal : O'Donnell, MacSweeney, Gallagher. La chronique connue sous le nom d'*Annals of the Four Masters*⁵⁵ nous apprend que c'est là le résultat d'une migration dirigée 'peu de temps avant 1664' par Rory O'Donnell qui, avec une suite considérable, s'installa dans la presqu'île de Corraun et dans l'Est de l'île d'Achill. Ses descendants y sont encore et parlent un dialecte gaélique dont les affinités ulstériennes sont demeurrées évidentes.

Est-ce assez pour imaginer un mouvement massif portant les populations indigènes des bonnes terres de l'Est vers les finistères occidentaux ? Deux méthodes ont été utilisées pour tenter de répondre à cette question, l'une et l'autre fondées sur la géographie des patronymes. La première est historique : elle consiste à comparer la localisation actuelle de quelques patronymes avec celle que livrent deux cartes patronymiques établies avant les *plantations*⁵⁶ ou tout à fait au début du mouvement, sous le règne d'Elizabeth⁵⁷. Force est bien de constater que ces comparaisons ne donnent pas l'impression d'un bouleversement radical. Certes, on retrouve trace en Connacht du refoulement des O'Flahertys ou des O'Connors à l'ouest du Lough Corrib : encore est-il vrai que ce mouvement remonte, en ce qui concerne les premiers,

à la période anglo-normande. En Donegal, en revanche, les O'Dohertys et les MacLaughlins occupent déjà Inishoven, les MacSweeneys et les O'Gallaghers sont installés dans les péninsules du nord, entre le Lough Swilly et le Bloody Foreland, les O'Boyles sont groupés, comme actuellement, au nord de Donegal Bay, tandis que les O'Donnells occupent tout le fond de cette même baie. A l'inverse on ne trouve guère aujourd'hui en Donegal occidental de représentants des clans des plaines de l'Ulster qui, spoliés, auraient pu s'y réfugier : les MacGuires sont restés en Fermanagh, les O'Neills en Tyrone, les O'Reillys en Cavan, les MacMahons en Monaghan ou les MacGuinnesses en Down. Dans l'ensemble, la stabilité régionale des grands clans ne paraît pas avoir été très affectée par les *plantations* du 17^e siècle. Il est vrai que tous les patronymes actuellement représentés dans les régions de l'extrême Occident ne figurent pas sur les cartes anciennes. Nous n'avons pas retrouvé trace, par exemple, des Folans (O'Cualáin), des Kynes (O'Cadháin), des Lydons (O'Loideáin) ou des Currans (O'Cuirrín) qui constituent maintenant une partie importante de la population du Cois Fairrge (côte du Connemara, à l'ouest de Galway). Doit-on les considérer comme des réfugiés ? Il faudrait, pour en être sûr, trouver mention de leur présence antérieure dans des régions plus riches.

Afin de tester cette impression générale de stabilité, on a tenté de cartographier la localisation actuelle de quelques grands patronymes irlandais : Byrne, Doherty, MacCarthy, MacDonagh, Sullivan (fig. I-5 D, E, F, G et H). Des bouleversements profonds auraient dû aboutir à la dispersion des clans et donc à celle des noms qui leur correspondaient. Ils auraient dû aussi se traduire par un reflux vers l'ouest des clans les plus orientaux. Nous constatons tout au contraire que les patronymes conservent une localisation strictement régionale, les trois quarts des MacCarthys et des Sullivans étant toujours en Munster, les quatre cinquièmes des Dohertys en Ulster, les cinq sixièmes des Byrnes en Leinster. Paradoxalement, c'est un clan du Connacht, les MacDonaghs, qui donne lieu aujourd'hui à la distribution la plus étalée : or c'est là une conséquence non pas du refoulement vers l'ouest, mais, au contraire, des migrations intérieures récentes *vers l'est*, en direction des métropoles ! Des cinq clans examinés, celui des Byrnes installé à l'origine dans les riches plaines du Kildare, au sud-ouest de Dublin, aurait dû donner lieu aux plus spectaculaires pérégrinations. L'histoire ne nous dit-elle pas que, chassés de leurs riches domaines au 12^e siècle par les familles anglo-normandes des Fitzgeralds et des Birminghams, ils se réfugièrent dans les montagnes de Wicklow... d'où ils furent débusqués au 17^e siècle pour céder la place à des colons anglais⁵⁸ ? Nul doute qu'ils durent alors chercher refuge dans les rocailles de l'Ouest ? Non pas : on les retrouve aujourd'hui dans la région qu'ils n'ont cessé d'occuper, entre Waterford et Dundalk, avec, comme prin-

cial centre, Dublin.

Une étude attentive montre que, *dans l'ensemble*, les *plantations* se sont surtout traduites pour les populations indigènes par des mouvements à courte distance. Ainsi voit-on les paysans catholiques des riches environs de Rathfriland chercher refuge dans les montagnes de Mourne toutes voisines, où les *landlords* leur laissent défricher les hautes bruyères ou les fonds tourbeux⁵⁹. De même, les MacGoverns de l'Ouest du comté de Cavan doivent-ils laisser aux colons les riches plaines de Ballymagaurin et de Lissanavor pour défricher les terroirs élevés et difficiles, mais tout proches, de Derrynananta et de Dunmakeever⁶⁰, tandis qu'en Monaghan, les MacMahons ou les MacKennas se retirent sur les terres les plus médiocres et abandonnent leurs meilleurs terroirs où se regroupent bientôt des Elliots, des Nixons, des Armstrongs ou des Irvines venus d'au-delà de la mer⁶¹. Qu'on nous comprenne bien : il n'est pas question de suggérer ici que les populations irlandaises aient traversé sans dommages ni spoliations la dure période des *plantations* et des Lois Pénales. Il reste établi que les propriétaires indigènes ont été bel et bien expulsés au-delà du Shannon sous Cromwell. Mais il est très peu vraisemblable que le gros des paysans aient eu à fuir en masse vers des refuges lointains. De longues migrations ont sans doute eu lieu, comme celle déjà évoquée de Rory O'Donnell vers Achill, mais dans l'ensemble, les contrecoups des *plantations* ont surtout revêtu la forme d'une turbulence complexe, faite d'une infinité de mouvements de faible ampleur. Que la résultante globale ait été de débusquer les Gaëls des meilleures terres est certain. Il est même possible qu'elle se soit traduite au total par un refoulement vers l'ouest : on ne saurait toutefois admettre que ce décalage fait d'une multitude d'ajustements et de glissements à peine perceptibles puisse être décrit sous les couleurs épiques d'un exode massif.

Comment alors comprendre ce paradoxe d'une Irlande orientale recevant des vagues successives de colons sans que ses habitants antérieurs aient à se replier vers l'ouest ? La solution est sans mystère : elle est à chercher dans le très faible effectif de la population de l'Irlande au 17^e siècle. Lorsque Th. Phillips envoie à Charles I^{er} un rapport sur l'Ulster, après une quinzaine d'années de *plantation*, il estime à 30 000 personnes la population des six comtés officiellement ouverts à la colonisation⁶². La densité humaine moyenne était donc voisine de 2 habitants au kilomètre carré. Plus d'un demi-siècle après le début de la *plantation*, le comté de Tyrone ne comptait encore que 11 752 habitants, soit moins de 4 habitants au kilomètre carré⁶³. Sans doute, les guerres continuelles du 17^e siècle avaient-elles fortement contribué à dépeupler ces régions longuement contestées. Pourtant, l'archéologie suggère que les confins atlantiques du pays, restés à l'écart des luttes, n'étaient pas mieux partagés : J. M. Graham, constatant la rareté des

fermes fortifiées (*raths*) dans les comtés de Donegal, de Galway et de Mayo, est amenée à supposer que ces régions étaient sans doute très peu peuplées au 17^e siècle ⁶⁴, tandis que B. S. MacAodha estime que le littoral du Cois Fairrgha, à l'ouest de Galway, a dû avoir une population très clairsemée jusqu'aux *plantations* du 17^e siècle ⁶⁵. Alors que le gros de la colonisation était déjà accompli, Sir W. Petty n'assigne en 1672 à toute l'Irlande qu'une population de 1 100 000 habitants, soit une densité de 13 habitants en kilomètre carré ⁶⁶ (contre 52 aujourd'hui et 102 en 1845). A la même époque, l'ensemble Angleterre-Galles était peuplé de 33 habitants au kilomètre carré. De toute évidence, l'Irlande que découvrent les colons britanniques du 17^e siècle est un pays en grande partie vide et à prédominance pastorale : autant que comme une usurpation foncière, la colonisation doit donc être considérée comme une contribution à un peuplement tardif et encore très incomplet.

Cette situation a d'ailleurs lourdement pesé sur la manière dont les *plantations* ont été conçues et conduites. Beaucoup de territoires à coloniser n'avaient jamais été labourés et étaient encore incultes. Les conditions physiques étant ce qu'elles sont en Irlande, cela signifiait pour les colons de durs travaux de défrichement et de drainage, propres à éteindre bien des enthousiasmes. Cela signifiait surtout, pour les entrepreneurs de colonisation, la nécessité de prévoir pour leurs colons plusieurs années de mise en route avant de pouvoir compter sur des récoltes régulières : pendant tout ce délai, non seulement l'entreprise ne rapporterait aucun profit, mais elle risquait fort de leur coûter des sommes considérables. Ne fallait-il pas aider les colons, leur distribuer des vivres et des semences ? Et, dans le même temps, la règle de la *plantation* n'accordait-elle pas certaines garanties aux colons britanniques, en matière de fermage et de sécurité de la tenure ? Devant ces sombres perspectives, il pouvait être bien tentant pour les *entrepreneurs* de recourir à des fermiers indigènes à l'égard desquels ils étaient déliés de toute obligation. Pour l'Etat, la simple prudence consistait évidemment à faire la part du feu et à réserver, dans le cadre de chaque *plantation*, une place aux indigènes.

Ainsi le règlement de la *plantation* d'Ulster reconnaît-il à certains *entrepreneurs* de colonisation (les chefs irlandais loyalistes, l'Eglise établie) le droit de faire appel à des fermiers indigènes. Mais la pratique de la colonisation a été plus souple encore. Partout, les *entrepreneurs* refusent de payer le prix d'une orthodoxie ethnique trop rigoureuse. Ceux d'Ulster préfèrent les colons irlandais que l'on peut évincer à loisir et qui offrent des fermages plus élevés. Un rapport de 1611 assure que 'les indigènes sont plus disposés à quitter les terres des *entrepreneurs* que les *entrepreneurs* ne le sont à se séparer d'eux' ⁶⁷ ! Sir Th. Phillips fulmine contre le mépris du grand principe de la *plan-*

tation qui était 'essentiellement de REFUSER LES INDIGÈNES [sic] et de coloniser entièrement avec des Britanniques' ; il tonne contre ces propriétaires qui contraignent des colons anglais à rentrer en Angleterre car ils leur ont préféré des Irlandais⁶⁸ ; et il stigmatise la corporation londonienne des marchands de vins qui a aliéné à perpétuité ses terres à des *middlemen* qui, pour gonfler leurs gains, s'empressèrent de sous-louer, en tenures individuelles, à des hordes d'indigènes⁶⁹ ! La pression des intérêts particuliers finit par l'emporter et l'Etat dut reconnaître à tous les *entrepreneurs* le droit de garder des indigènes, à condition de les angliciser (1628)⁷⁰. Sous Cromwell, les *adventurers* refusèrent même tout net de s'engager à installer un nombre prescrit de colons anglais en une période donnée⁷¹ et le gouvernement avait à leur égard trop d'obligations financières pour leur tenir tête avec obstination.

Il y a donc lieu de distinguer entre les effets catastrophiques qu'ont eus les *plantations* sur la propriété indigène et les conséquences beaucoup plus limitées qu'elles ont entraînées dans l'implantation géographique des populations. Les Irlandais se trouvèrent brutalement ravalés à la condition de fermiers sans bail ni garanties. En revanche, ils se maintinrent généralement dans les zones 'plantées'. Les expulsions se soldèrent surtout par des reclassements locaux, dans le cadre du comté au maximum. Aussi, l'Irlande d'après les *plantations*, plutôt que divisée entre deux zones hostiles, apparaît-elle comme ethniquement panachée. Indigènes et colons voisinent un peu partout selon une marqueterie complexe. Deux ensembles régionaux se singularisent toutefois : l'Ouest d'où les Britanniques sont à peu près exclus, et le Nord-Est où leur proportion est particulièrement élevée.

CONCLUSION

Après la tourmente due aux guerres et à la colonisation, le 18^e siècle fait figure, en Irlande, de période calme. La distribution ethnique de la population est désormais stabilisée ; les villes et la terre sont à peu près intégralement aux mains de l'*ascendancy* protestante : les Lois Pénales ont eu raison de la *gentry* indigène et tout danger jacobite a disparu. Ce retour à la sécurité permet même, à partir de 1745, un certain relâchement de la législation d'exception à l'égard des catholiques. Le pays connaît une certaine prospérité : les villes croissent et embellissent. C'est la grande époque dite 'géorgienne'.

C'est désormais par accroissement naturel que la population grossit, et cette croissance s'effectue dans des proportions inouïes jusqu'alors : les Irlandais sont 5 millions à la fin du siècle, plus de 8 millions en 1841, et leur taux d'accroissement est, entre 1791 et 1831, voisin de

15 p. 1 000 par an⁷². Si difficile à peupler au temps des *plantations*, l'Irlande inquiète maintenant par l'excès même de sa vitalité : une population très dense est-elle compatible avec le statut de colonie d'exploitation agricole ?

Dès le début du 19^e siècle, il est clair qu'une nouvelle phase difficile s'annonce. De Newenham à Malthus, les prophètes du malheur ne manquent pas. Déjà, l'émigration est devenue banale dans certaines régions du pays ; la pomme de terre, qui joue un rôle de plus en plus exclusif dans l'alimentation populaire, connaît crise sur crise. La catastrophe guette.

NOTES

1. Evans et Gaffikin [586], p. 251.
2. Raftery [374], p. 48.
3. *Ibid.*, p. 49.
4. Greene, *ibid.*, p. 19.
5. Mogeey, in Jones [620], p. 127-138.
6. Otway-Ruthven [363], p. 9.
7. Dillon, in Raftery [374], p. 69-70.
8. Freeman [283], p. 86.
9. Citées par Durand [78], p. 23.
10. Flatres [201], p. 91.
11. Otway-Ruthven [363], p. 116.
12. *Ibid.*, p. 117.
13. *Ibid.*, p. 112.
14. Beckett [216], p. 26.
15. *Ibid.*, p. 28-29.
16. Flower [276], p. 120 et 139-140.
17. Beckett [216], p. 31.
18. Petty, *Treatise of Ireland*, cité par Crotty [431], p. 13.
19. Harkness, in Ferenczi et Willcox [80], p. 263.
20. Jackson [300], p. XV.
21. Prendergast [370], p. 87-88.
22. *Ibid.*, p. 89-93.
23. Petty [367], p. 29-30.
24. Cité par Gonnard [85], p. 168.
25. Handley [291], p. 9 et 13.
26. Camblin [566], chap. III et IV, et Moody [641], p. 59-60.
27. Moody [642], *passim*.
28. Beckett [216], p. 81.
29. *Id.*, [217], p. 105-106.
30. Prendergast [370], *passim*.
31. Beckett [217], p. 120-121.
32. *Ibid.*, p. 109.
33. Simms [384], *passim*.
34. Lee [313], *passim*, et Knox [308], *passim*.
35. De Latocnaye [309], p. 118-119, Salaman [108], p. 139, et Blume [417], p. 172-179.

36. Beckett [216], p. 104-107.
37. Phillips [652], p. 3.
38. Leyburn [624], p. 98.
39. Petty, *Political Survey of Ireland*, p. 17, cité par Knox [308], p. 8.
40. Anonyme [212].
41. *Ibid.*, p. 11-12.
42. Paul-Dubois [365], p. 92.
43. Connell [235], p. 27.
44. Leyburn [624], p. 135.
45. *Ibid.*, p. 139.
46. Anonyme [212].
47. Adams [404], p. 28.
48. Leyburn [624], p. XVII et 94.
49. Ford [590], p. 90-91.
50. Leyburn [624], p. 67 *sq.*, et Sheehy [663], p. 17.
51. Flatres [201], p. 500, n. 9.
52. Citée par O'Hegarty [355], p. 618.
53. Goblet [599], p. 408.
54. Jones-Hughes [483], p. 133.
55. Cité par Curry [432], p. 4.
56. Carte *Hibernia*, 1567 [B].
57. *Topographical and Historical Map* [A].
58. Adams [404], p. 27-32.
59. Evans [585], p. 120.
60. Bannon [413], p. 24.
61. Duffy [436], *passim*.
62. Phillips [652], p. 3.
63. Petty, *Political Anatomy of Ireland*, cité par Wright [676], p. 27.
64. Graham [288], p. 196.
65. MacAodha [493], p. 27.
66. Petty, *Political Survey of Ireland*, p. 17, cité par Knox [308], p. 8.
67. Moody [641], p. 61-62.
68. Phillips [652], p. 5.
69. MacCourt [632], p. 89.
70. Moody [641], p. 63.
71. Beckett [217], p. 109.
72. Connell [235], p. 245.